

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 376. Vol. XV. — SAMEDI 11 MAI 1850.  
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

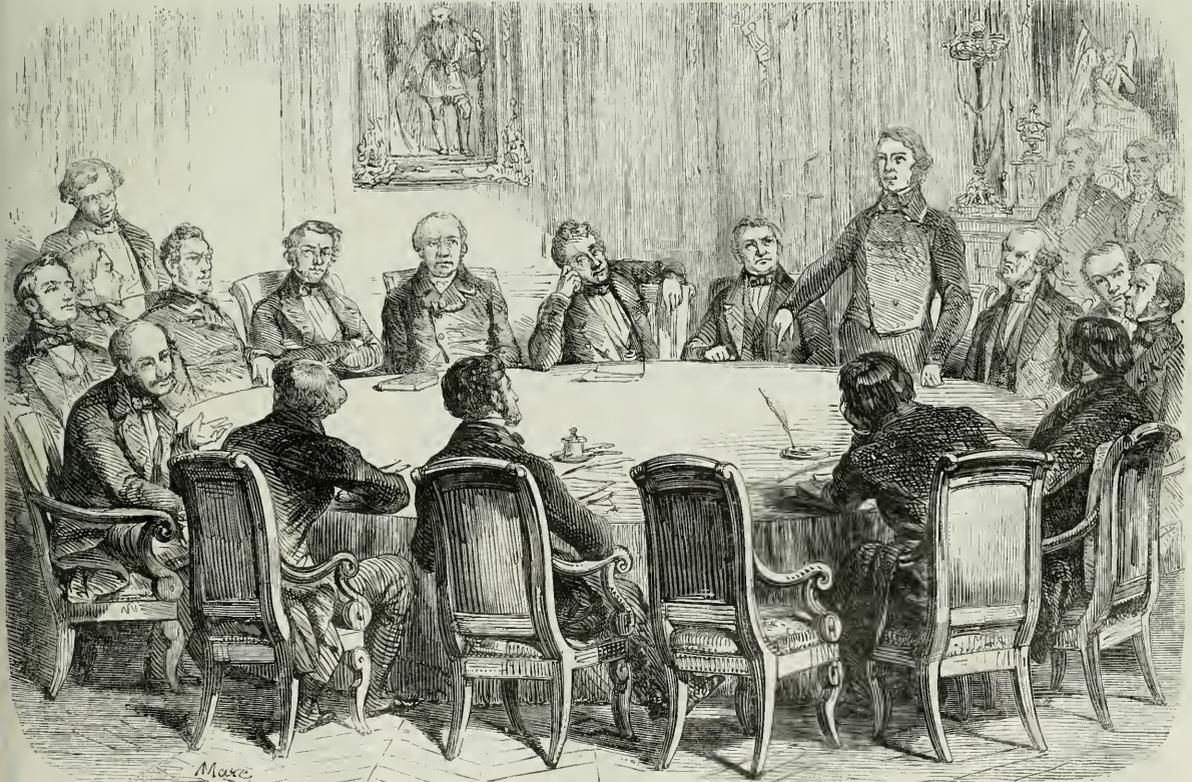
**Histoire de la semaine.** — Courrier de Paris. — Une journée à Palerme. — Visite aux ateliers. — Les noces de Lulizi (suite). — Lettres sur l'Ecosse (n<sup>o</sup> 4). — Bulletin académique. — Revue agricole. — Bibliographie. — M. de Blainville, nécrologie. — Variétés.  
**Gravures.** — Commission de révision de la loi électorale. — La morra, jeu italien. — Atelier de M. Dantan aîné, statuaire. — Ecosse: Jeunes enfants écossais, dessin de Gavarni; Ruine d'Iona, dessin de M. Bouquet; L'île de Staffa; La grotte de Fing-à l'extérieur; Vue intérieure, par le même. — L'Olympe au coin de la rue, 8 dessins par Daubouret. — Portrait de M. de Blainville. — Rebus.

### Histoire de la semaine.

L'intérêt historique de cette semaine est tout entier dans le projet de loi relatif à la réforme électorale préparé par une commission composée de dix-sept représentants : MM. Benoist d'Azy, Berryer, Beugnot, de Broglie, Buffet, de Chasseloup-Laubat, Daru, Léon Faucher, Jules de Las-

teyrie, Molé, Montalembert, de Montebello, Piscatory, de Séze, de Saint-Priest, Thiers, de Vaumesnil, commission instituée par un arrêté du ministre de l'intérieur en date du 2 mai. Nous nous bornons à constater le fait de cette nouvelle évolution des partis qui prétendent représenter la société, en faisant cette remarque que la société est un mot dont on abuse d'un côté, de la même manière qu'on abuse de l'autre de ce mot : le peuple. Le peuple pour les ultradémocrates, c'est tout ce qui vit dans la misère et l'ignorance; la société, c'est tout ce qui n'est pas ce peuple là, si ce n'est même, pour quelques-uns, le petit cercle avec lequel on sympathise de goût et d'habitudes. Il n'est pas possible que la société soit, pour ces courreurs de lansquenets dialoguant dans quelques-uns de nos fougueux journaux avec les habitués d'estaminet qui leur répondent à l'autre bout de l'opinion, ce qu'elle est pour les honnêtes gens uni-

quement préoccupés des périls de l'ordre social sans acception de leurs préférences personnelles, avec un dépouillement complet de leurs regrets, le sacrifice généreux de leurs espérances de partisans. Nous sommes de la société de ceux-ci, c'est-à-dire du peuple qui veut l'ordre, la paix et le travail; nous tenons en pareille estime le peuple qui s'excepte et la mauvaise société qui trouble la bonne sous prétexte de la servir et de la défendre, mais en réalité pour s'en faire protéger elle-même dans ses vices et dans son exploitation des lâchetés du pouvoir. Nous pourrions placer des noms propres à côté de cette remarque; mais ces noms, défrisés longtemps avant l'avènement de la République, sont mis tous les jours par le lecteur à côté des provocations violentes qui troublient systématiquement la société pacifique, et auxquelles la réforme électorale proposée aujourd'hui fait une première concession sans leur donner satis-



Commission de révision de la loi électorale.

facion. Il s'agit bien d'autre chose, et nous le verrons bientôt. Voici le projet de la commission :

Art. 1er. Dans les douze jours qui suivront la promulgation de la présente loi, la liste électorale sera dressée pour chaque commune par le maire.

Art. 2. Elle comprendra par ordre alphabétique :

1° Tous les Français âgés de 21 ans accomplis, jouissant de leurs droits civils et politiques, et domiciliés dans la commune depuis trois ans au moins.

2° Ceux qui, n'ayant pas encore atteint, lors de la formation des listes, les conditions d'âge et de domicile, les acquerront avant sa clôture définitive.

Art. 3. Le domicile électoral sera constaté :

1° Par l'inscription au rôle de la taxe personnelle ;

2° Par la déclaration des père ou mère en ce qui concerne les fils majeurs vivant dans la maison paternelle, et qui, par application de l'article de la loi du 21 avril 1832, n'ont pas été portés au contrôle de la contribution personnelle ;

3° Par la déclaration des maîtres ou patrons en ce qui concerne les majeurs qui servent ou travaillent habituellement chez eux, lorsqu'ils travaillent avec eux dans la même maison ;

4° Par l'exercice de fonctions publiques dans un lieu déterminé ;

5° Par la présence sous les drapeaux dans les armées de terre et de mer.

Les déclarations des pères, mères, maîtres ou patrons, seront faites par écrit sur des formules délivrées gratis. Ces déclarations seront remises au maire et renouvelées chaque année, du 1er au 31 décembre.

Les pères, mères, maîtres et patrons qui ne pourront faire leurs déclarations par écrit devront se présenter, assistés de deux témoins domiciliés dans la commune, devant le maire pour faire leurs déclarations.

Toute fausse déclaration sera punie correctionnellement d'une amende de 100 fr. à 2,000 fr., d'un emprisonnement de six mois au moins à deux ans au plus, et de l'interdiction du droit de voter et d'être éligible pendant cinq ans au moins ou dix ans au plus.

Art. 5. Quiconque quittera la commune sur la liste électorale de laquelle il sera inscrit, continuera à être porté sur cette liste pendant trois ans, à charge de justifier, dans les formes et conditions prescrites par l'article 3 de la présente loi, de son domicile dans la commune où il aura fixé sa nouvelle résidence.

Art. 6. Ne seront pas inscrits sur la liste électorale :

1° Les individus inscrits aux paragraphes 1er, 2, 3, 5, 6, 7 et 8 de l'art. 3 de la loi du 15 mars 1849 ;

2° Les individus désignés au paragraphe 4 du même article, quelle que soit la durée de l'emprisonnement auquel ils sont condamnés ;

3° Les officiers ministériels destinés en vertu de jugements ou de décisions judiciaires ;

4° Les condamnés pour rébellion, outrages envers les dépositaires de l'autorité ou de la force publique, pour délits prévus par la loi sur les attroupements et la loi sur les clubs, pendant cinq ans, à partir du jour de leur condamnation.

Art. 7. Les militaires présents sous les drapeaux continueront d'être répartis dans chaque localité en sections électorales par département.

Leurs bulletins seront recueillis et envoyés au chef-lieu du département dans un paquet cacheté, et confondus dans les diverses sections électorales du chef-lieu, avec les bulletins des autres électeurs.

Art. 8. Nul n'est élu ni proclamé représentant au premier tour de scrutin s'il n'a réuni un nombre de voix égal au quart des électeurs inscrits sur la totalité des listes électorales du département, la moitié plus des voix suffrages exprimés.

Après un second tour de scrutin, qui est fixé de droit au second dimanche qui suit le jour de la proclamation du résultat du premier scrutin, nul n'est élu s'il n'a réuni un nombre de voix égal au quart des électeurs inscrits et la majorité relative.

Après un troisième tour de scrutin, qui aura lieu le quatrième dimanche qui suivra le jour de la proclamation du résultat du second scrutin, l'élection sera faite à la majorité relative, quel que soit le nombre des suffrages obtenus.

Art. 9. En cas de vacance, par option, démission, décès ou autrement, le collège électoral qui doit pourvoir à la vacance est réuni dans le délai de six mois.

Art. 10. Dans les villes où le contingent personnel et mobilier est payé en totalité ou en partie par la caisse municipale, l'état des imposables à la taxe personnelle, dressé par le contrôleur des contributions directes, assisté des répartiteurs, et qui sert à déterminer le contingent de la commune, sera soumis chaque année au conseil municipal.

L'inscription sur l'état des imposables équivaudrait à l'inscription au rôle de la taxe personnelle.

Art. 11. Pour la confection des listes électorales dressées en exécution de la présente loi pour l'année 1850, toutes les règles prescrites par la loi du 15 mars 1849, en ce qui concerne les délais et les réclamations, seront observées, et les listes seront closes trois mois après la promulgation de la loi.

Les déclarations prévues par l'art. 3 seront faites dans les vingt jours de la promulgation.

Tout individu qui n'aura pas trois ans de domicile dans la commune où il réside au moment de la promulgation de la loi, sera inscrit sur la liste électorale de la commune qu'il habitait au moment de son arrivée, s'il y justifiait de trois années de domicile, conformément à l'art. 3.

La révision annuelle des listes pour les autres années sera faite aux époques et d'après les règles déterminées au titre 2 de la loi du 15 mars 1849.

Continueront à être exécutées, pour les élections de l'Algérie et des colonies, les dispositions de la loi du 15 mars 1849, jusqu'à la promulgation des lois organiques prévues par l'art. 109 de la Constitution.

M. le ministre de l'intérieur a exposé les motifs de ce projet au milieu du silence de toutes les parties de l'Assemblée et a demandé l'urgence, combattue par M. Michel (de Bourges), au nom de l'extrême gauche, demandée par M. Gustave de Beaumont, dans l'intérêt de la paix publique, repoussée par M. Victor LeFranc, afin d'épargner à la loi le vice de colere et le reproche de précipitation, votée enfin par 413 voix contre 197 ; ce qui implique, quoi qu'on dise la Gazette de France, en parlant de ses amis, le vote définitif de la loi.

— Les travaux parlementaires se sont reconstitués des pré-occupations de l'Assemblée au sujet du projet de réforme électorale. Les travaux de la commission étaient devenus le sujet de conversations particulières peu favorables à la discussion réfléchie du budget. L'Assemblée n'a été tirée de cette distraction perpétuelle que par la discussion sur les crédits demandés pour les frais de l'expédition de Rome. On connaît l'attaque et la réplique : c'est toujours le même duo.

La proposition de M. Leveir, sur la transportation de l'École Polytechnique à Meudon, et de M. Étienne, qui préfère l'Fontainebleau, a échoué devant l'Assemblée, dans la séance du 3, ou a été rapportée, sur la proposition de M. le général Baraguay d'Hilliers, la loi par laquelle l'Assemblée constituante avait décrété la gratuité de l'enseignement aux écoles Polytechnique, de Saint-Yr et de Bresl.

Le budget des travaux publics a été voté dans les deux premières séances de cette semaine, sans discussion importante et selon les propositions de la commission, défendues par M. Berryer avec le talent d'un orateur et la science d'un vrai ministre des finances.

— Les électeurs de Saône-et-Loire ont renvoyé à l'Assemblée les représentants socialistes dont l'élection avait été annulée après le 10 mars. Leur majorité s'est augmentée de 8,000 voix, et le seul changement apporté dans la liste est le nom du rédacteur du *Père Duchêne*, le citoyen Colvaux, transporté de juin, substitué à M. Buvignier. Quel profit ! Ces six socialistes n'ont pas causé la centième partie de l'émotion dont le choix de M. Eugène Sue a été le prétexte. Pourquoi ?

Lectures publiques du soir, à Paris.

MÉCANIC INSTITUTIONS, EN ANGLETERRE.

Les lectures publiques du soir continuent à donner d'excellents résultats. On sait que ces lectures ont lieu tous les soirs au Palais-National, et deux fois par semaine au Conservatoire de musique, au Lycée Bonaparte, au Lycée Charlemaigne et à l'École de médecine. Les lecteurs sont MM. Em. Souvestre, Henri Trianon, Jules Olivier, Dubois d'Avènes, docteur Le Maout, Alfred Blanche. Il y a trois suppléants : MM. Léon Fougère, Coquerel fils et Buchez de Cublize. Aux lectures ordinaires M. Le Maout a joint un cours sur les sciences naturelles appliquées à l'agriculture. M. Alfred Blanche un cours de notions élémentaires de droit public, administratif et civil ; M. Em. Souvestre un cours d'histoire générale, et M. Just Olivier un cours de littérature française.

Dans le compte-rendu que nous avons sous les yeux, et où nous lisons de si curieux témoignages du goût de cet auditoire et de son intelligence des chefs-d'œuvre de notre littérature, et de nos lecteurs, M. Trianon émet le vœu que les lectures soient définitivement classées parmi les établissements publics d'éducation populaire. En Angleterre, elles se sont considérablement multipliées depuis quelques années, et elles ont exercé la meilleure influence sur le développement intellectuel et moral des classes laborieuses. Mais l'exécution qu'elles ont prise est principalement due à l'établissement des *mechanic institutions*, saines d'adhésions populaires qui sont devenues très-nombreuses en Angleterre.

Les *mechanic institutions* sont à la fois des cercles, des cabinets de lecture et des établissements d'éducation ; ou y cause, on y lit, on y entend des cours et l'on y voit du théâtre. Les deux sexes y sont admis. Toutes ont des bibliothèques. On évalue à près d'un million le nombre des volumes qu'elles possèdent. La profession de *lecturer* dans les *mechanic institutions* est des plus honorables et quelquefois des plus lucratives. Certains *lecturers* en réputation sont continuellement en tournée dans les principales villes de l'Angleterre. Les *mechanic institutions* se disputent comme nos théâtres se disputent les bons artistes.

Nous croyons que le gouvernement ferait bien d'encourager l'établissement d'institutions analogues où les ouvriers pourraient trouver après les journées de travail, à la fois un enseignement utile et un délassement agréable. Mais nous croyons aussi que le gouvernement n'en fera rien. Nos hommes d'état dédaignent tout l'abusif, mais ils ne sont pas contre le profit. Ils ne veulent pas faire un argument contre les brutes. C'est pourquoi nous ne cherchons pas à en développer le bienfait par des établissements analogues aux *mechanic institutions*. Ils sont servis.

Courrier de Paris.

Prenez-en votre parti, et laissez-nous revenir à nos moutons, c'est-à-dire à nos fêtes. Paris est gai, souriant, aimable et paisible. Oui, la journée du 4 mai fut un beau jour, et son éclat a illuminé la semaine tout entière. Ce résultat nous a réconciliés avec les feux d'artifice. La place de la Concorde ne fut jamais plus digne de son nom. Décorations bizarres, ornements égyptiens, symboles hiéroglyphiques tant que vous voudrez, rien de plus clair néanmoins et de plus facile à comprendre que l'attitude du public ; est-ce que cette attitude ne devrait pas épargner aux sphinx de la pyramide l'ennui de leurs grands frons d'imaginaire ? Célébrez l'anniversaire du 4 mai, disaient les uns savants ; songez-vous, au lendemain du scandale que vous savez ? D'ailleurs ne voyez vous pas que la capitale est vide d'honnêtes gens. Les étrangers ont abandonné, les départementaux la fuient comme la peste, c'est une cité d'expatriation, la Gomorre du socialisme. A qui destinez-vous, s'il vous plaît, ces festons et ces astragales ? Avez-vous donc de tirer votre feu d'artifice, et vous en vrez de belles !

Ailleurs, dans le quartier des Burgraves, c'était une répétition de la scène de M. Purgon avec le bonhomme Argante, le *Malade imaginaire*. « J'entends dire qu'on se moque de mes prescriptions et que l'on se rit de mes formules... » Ecoutez, monsieur Purgon. — Je ne veux rien entendre... — Mais... — Je vous dis que je vous abandonne à votre malheureux sort. — Ah ! non Dieu ! — Et puisque vous ne voulez pas avaler ma pilule, vous allez tomber de la démocratie dans la démagogie, de la démagogie dans la Proudhonie, la Proudhonie et l'icarie où vous aura conduit toute votre folie !

Ce pauvre Argante, de quoi ne s'avise-t-on pas pour l'effrayer ? C'est dans ce but charitable qu'on évoque à ses yeux plus noirs fantasmagories des romans d'Anne Radcliffe ; heureusement que de cette belle peur il ne reste que peu plus rien aujourd'hui. Argante n'est pas un Mithridate qui s'accoutume au poison, c'est tout simplement un malade dont le tempérament est plus fort que les remèdes ; les Purgon de toutes les couleurs et à toutes les doses aurent beau faire, Argante finira par les enterrer.

Si les journaux n'en sont pas encore à prêcher la confiance universelle, les fêtes la décrètent, cela vaut mieux. On commence à s'amuser beaucoup *intra* et *extra* murs. Le bal, qui sonnait, à relever la jambe. Samedi, le balourz Saint-Germain était chez M. le marquis de P. Ces belles dames, aux manières exquises et souveraines, y figurent comme leur parti dans le monde politique, en *hébété*. Le lendemain, il y avait cercle d'étrangers chez M. Hope, et plus grand cercle encore de Parisiens. Quel ! disait autrefois une grande dame de la monarchie à certain président de la chambre, vous ne recevez pas cet hiver ? C'est bien liste-rivite, et les étrangers, que vont-ils penser de l'hospitalité française ? — Mais, madame, est-ce que M. Hope n'est pas là pour l'exercer ? — De pareils traits n'ont pas besoin de commentaires.

À moment où brillaient sur tout Paris les gerbes lumineuses de trois feux d'artifice, lord Normanby trait le sien dans son jardin en petit comité. Les fusées et les pétards partent pour tout le monde, et célèbrent la naissance des princes tout comme l'anniversaire des républiques. On sait que la reine Victoria vient d'augmenter d'un nouveau rejeton la famille royale d'Angleterre. La pyrotechnie britannique de lord Normanby était ornée d'un concert, auquel celui des Champs-Élysées nuisait un peu et même beaucoup. Fox n'eût pas manqué d'en dire ce qu'il adressa à lord Stanhope en pareille circonstance : « Votre Grâce se ne contente pas de nous mettre entre deux feux, elle nous met entre deux airs. »

À la même date, la chroïque signale un autre fait qui vient de trouver son imitateur. Le soir du 20 brumaire an 3, Napoléon, s'échappant des Tuileries au bruit du feu d'artifice, se mit à parcourir les Champs-Élysées en compagnie de Junot et de Duroc ; il fut enchanté de sa tournée et de tout ce qu'il avait recueilli de flatter sur son compte, de cette bouche qui ne flatte personne, celle du peuple. C'est ainsi que M. le président de la République, assisté de MM. Fould et Rouher, s'est mêlé à la foule dans la soirée du 4 mai ; on comprend que le respect ne nous permet pas de dire si l'imitation alla plus loin. On parle de quelques raves vivat et d'un mécontent qui aurait ajouté : *à bas le tyran !* — Hélas ! répondit en pareille occurrence un pauvre potentat du temps passé, *tyran* le diable par la queue, tout au plus.

Est-ce que nous allons parler polémique en pleine fête, car nous y sommes toujours. Hier encore on courait au Champ-de-Mars en l'honneur des chevaux, et on y courra demain pour la grande revue. Au printemps, et plus belle salle de spectacle au Parisien, c'est sans contredit ce quadrilatère irrégulier qui a pour horizon les hauteurs de Chailot et le cadran de l'École-Militaire. Les femmes élégantes qui s'y font cahoter dans leurs calèches, et les merveilleux du *jockey-club*, montés sur des coursiers plus ou moins ingambes, y retrouvent les émotions de la polka ; les fanfares lancent d'airs de danse, et le lansquenet flourit sous le soleil d'été par des rivaux de nuages. Les cartes du jeu, ce sont les chevaux qui courent. Joueurs et joueuses y perdent leur nom et s'affublent de celui des chevaux. — Qui êtes-vous, monsieur ? — Je suis un *Pantolonné* ; et vous, madame ? — Une *Debitus*, mais tout à l'heure je ferai une *Pantolonnade*. — Je vous retiens pour la première, madame. — Avec plaisir, monsieur. — C'est charmant.

Circonstance bizarre, disent les feuilles officielles, tout le monde avait parié pour Pantolonnade, et Pantolonnade a perdu. Nul doute que cette perte de tout le monde ne se retrouve dans la poche de personne.

On veut relever la bannière de Chantilly et rajeunir l'éclat de ses anciennes courses. C'est un chemin connu que le mode va reprendre en grand cortège d'équipages, de toilettes, de coureurs et même de veneurs. L'entreprise est hardie ; les connaisseurs estiment que les beaux jours de la haute vénerie sont passés et ne reviendront plus. La chasse est un plaisir aristocratique et royal dont les mœurs républicaines s'accommodent mal et qu'elles favorisent médiocrement. Tout se honnera donc à un bracoagnon élégant. D'ailleurs les grandes traditions se perdent ; la République a émané le gibier, désorganisé la meute, frappé la livrée et les piqueurs ; il reste fort peu de gentilshommes en état de dresser la carte d'une chasse et de lui tracer son itinéraire ; on a aussi beaucoup de peine à recruter un personnel suffisant de chasseurs, et à leur composer un cortège de beautés dignes d'apprécier leurs exploits. Et même on retrouverez-vous ce groupe de Penthièbles fringantes dont les cavalades égayaient les vieux faveurs de Chantilly, sous l'ancien régime de 1815 ? On y arrivait dans l'appareil d'une caravane incertaine de son site ; à défaut d'un caravansérail, jek ys, maîtres et maîtresses, s'arrangeaient à la grâce de Dieu dans leur maison à quatre roues ; c'était encore le bivouac d'une armée qui, dans sa marche aventureuse, s'est fait suivre de ses convois de vivres, car on ne pouvait guère compter sur l'abondance et les grmiers de Chantilly ; Chantilly en décadence n'était déjà plus qu'une œuvre de passage et qu'un chenal par occasion. Cependant, voilà qu'on a retrouvé des amateurs pour peupler la fête de Chantilly ; ils sont partis et ils sont arrivés ; pourquoi faire ? Il s'agit de la même cérémonie, des courses, exécutées en présence d'un nouveau monde. Le beau sexe y figure, dit-on, en majorité, et il y est évidemment le beau sexe y figure, dit-on, c'est la fleur des pots du dixième arrondissement, et si l'on

en croit ceux-là, ce serait l'aristocratie de la Boule-Rouge. Peut-être est-ce l'un et l'autre; la Boule-Rouge aime à se fourrer partout.

Une de ces dames ou demoiselles a le mérite en ce moment de défrayer la conversation de ses paires; sa conduite leur semble inexplicable. Jouissant de cent mille francs de rente et de toutes les douceurs qui s'ensuivent, elle va remonter sur la scène et elle n'a pas de talent. On lui donne les appointements attribués au théâtre à la beauté qui n'a que sa beauté. Cinquante francs par mois, tout compris; c'est un prix fait, et les directeurs croient encore payer ces charmantes personnes au delà de leur mérite. — Quelle misère! s'écriait l'un d'eux; c'est précisément la moitié de ce que je donne à mon cochon.

Le nouveau représentant nommé à Paris a fait son entrée à la Chambre. Nonobstant les engagements qui le rivent au bulletin. M. Eugène Sue vient de lancer son ballon dans le ciel parlementaire. C'est un nouveau roman qu'il entreprend avant d'avoir terminé l'autre. Les ennemis de l'auteur du *Juif Errant* (qui'est-ce qui n'en a pas) se donnent le malin plaisir de fustiger le romancier socialiste avec ses propres verges, c'est-à-dire avec ses opinions aristocratiques d'autrefois. On établit, en forme de contraste, de pittoresques parallèles entre ses habitudes de gentleman et ses entraînements démocratiques de fraîche date. Tous les partis ont leurs dissidents et leurs renégats. M. Eugène Sue mérite-il bien d'être rangé dans cette dernière catégorie? Ce n'est sans doute qu'un homme d'imagination égare comme tant d'autres dans la politique. L'auteur du *Vaudrey* de la *Vie de Koatzen* brûlant son encens sur les autels de la monarchie ou défiant Louis XV dans *Leteriore*, sacrifiant à une fantaisie de romancier; c'est à une fantaisie nouvelle qu'il obéit ensuite en ajustant, sous le nom de Rodolphe, le personnage immuable de tous ses romans à la fable des *Mystères de Paris*. Esprit sceptique et d'abord facilement séduit par les belles apparences, devenu plus tard, à son insu peut-être, le peintre des misères du peuple, s'il s'est senti touché véritablement au spectacle de ces douleurs, sa conversion est honorable comme elle est sincère. M. Eugène Sue a trop d'esprit, d'ailleurs, pour exagérer beaucoup le zèle ordinaire aux nouveaux convertis. Ceux qui aiment à rattacher les grandes déterminations à de petites causes, croient avoir trouvé le motif de cette métamorphose radicale dans les défaites de l'amour-propre. Ils disent qu'à l'époque où il fréquentait les salons du légitimisme, M. Sue eut à dévorer toutes sortes de petites humiliations. Les suivantes pourraient donner une idée de l'importance des autres.

Rencontrant un jour la duchesse de M. . . . à l'Opéra, elle lui dit de ce ton d'insouciance ordinaire à quelques grandes dames : « Venez donc me voir, je reçois le samedi, » ce qui signifiait : je ne veux pas de vous les autres jours. Sur quoi l'auteur de la *Coucaratcha* aurait répondu : « Excusez-moi, madame la duchesse, mais je ne fais jamais de visites. — S'il en est ainsi, monsieur, vous ne ressemblez guère à M. votre père qui m'en faisait souvent et qui se les faisait très-bien payer. » Une autre fois, le futur socialiste se trouvait invité à un dîner de cérémonie chez la princesse de W. . . . ; au moment de passer dans la salle à manger, il offre son bras à l'altesse, qui, prenant celui de lord Cowley, dit à l'auteur des *Mystères de Paris* : « Pardonnez-moi, monsieur, vous ne voudriez pas me brouiller avec l'Anglais? »

Dans son dernier numéro, la *Revue britannique* publie un récit intéressant, l'œuvre d'une main royale, et que beaucoup s'obstinent à regarder comme un pamphlet; à ce point que M. de Lamartine, qui s'y trouve mis en scène, a dû devoir prendre la plume pour repousser l'attaque. Est-ce que la malveillance n'a pas été fouillée aussi la vie de M. de Lamartine pour trouver des motifs obscurs à ses éclatantes fluctuations. Or, la brochure de Claremont confirme les conjectures de la malveillance; c'est une inimitié qui des deux parts semble remonter au Chant du sacre. La lettre parfaitement digne de l'auteur des *Méditations* semblera à ses amis une réponse suffisante. Ses ennemis la trouvent pleine de suffisance. Au sujet du départ du noble poète pour l'Orient, ils ont réchauffé une vieille anecdote négligée par le royal pamphlet. Ils disent que lors de son passage au Caire, en 1815, M. de Lamartine avait sollicité par l'entremise de Clot-Bey l'honneur d'être présenté à Méhémet-Ali, le pachà romain fit à son médecin par cette étrange interrogation : « Lamartine, qu'est-ce que cela? — C'est un poète. — Fort bien, et qu'est-ce qu'un poète? — Un homme tout le métier est de faire des vers. — Des vers, Allah! que ceux-tu que j'en fasse? » Aussitôt M. de Lamartine cingla vers Constantinople, où l'empereur Mahmoud lui fit un tout autre accueil; le poète s'en souvint dans son *Voyage en Orient* comme à la tribune, et à son tour Mahmoud s'est souvenu du poète; il l'a recommandé à son successeur en titre de *malheur*. C'est pourquoi on annonce le départ définitif pour Stamboul l'auteur du *Toussaint Louverture*. On peut profiter de l'occasion pour annoncer la mise en vente de cet ouvrage, que l'auteur intitule modestement dans la préface un cri d'humanité en cinq actes et en vers; méditation, thèse ou plaidoyer, cette tragédie provisoire restera un poème définitif.

Au milieu de ses grandes affaires, Paris n'oublie pas sa distraction ordinaire et très-ordinaire de chaque soir, le théâtre. Les *Chevaliers du Lansquenet*, c'est la grosse pièce de la semaine et son morceau de résistance. Ces malheureux chevaliers et leur lansquenet ont fait d'abord une triste figure. N'ont-ils pas tiré leur feu d'artifice en même temps que les Russiers du gouvernement jetaient le leur aux regards éblouis du public? Ce drame mérite assurément d'être vu; mais j'ai bien peur de perdre ma peine à le raconter. Feu d'artifice, on ne s'en dédit pas; le mot est juste : la pièce est une pyrotechnie dramatique. Il y a des fusées d'aventures, des incidents qui éclatent comme des bombes; ce sont ses explications lumineuses sur un fonds d'événements téné-

breux. Vous attendez le bouquet du dénouement dans une anxiété profonde; mais le bouquet n'est pas tout à fait digne de la fête; il y a trop de pétards qui ont raté. Sans plus de figure, ces chevaliers d'industrie nous représentent une association qui rappelle la fameuse histoire des Treize de M. de Balzac. Ce sont des agresseurs qui connaissent toutes les banques, qui manient les cartes biseauté comme un spaccasin joue de l'épée, à coup sûr. Leurs mains sont pleines d'atout, et leurs victimes n'ont pas le temps de se reconnaître. Le lansquenet vient-il à languir, ils se font chevaliers du poignard. Le vol, le faux, le meurtre, tels sont leurs moyens d'existence; en un mot, ce sont d'affreux garnements et de très-jolis messieurs. Le monde admire tant de bon goût et de magnificence : ils font courir des chevaux, ils protègent le corps de ballet; ils seront demain diplomates, à moins qu'ils ne soient pendus. Chacun d'eux possède sa baronnie dans le pays des chimères; leur boutonnière est ornée d'un ruban quelconque; et les femmes raffolent de leur triomphante personne. Je vous donne leur chef pour la fleur des drôles; ah! l'adorable chepenain! Il a dévoré son patrimoine et beaucoup d'autres; il escroque des signatures qu'il utilise comme lettres de change; il sequestre les filles, rançonne les femmes; il triche au jeu, en amour, sur le pré; sa vie est une tricherie perpétuelle; ce comte de Fly est un infâme coquin dans la peau de l'homme de bonne compagnie. On se doute que ses compagnons et leurs nombreux compagnes arborent des noms de fantaisie : Galichet, Pailletton, Babibernet, Mazarin, Basquine, Mirabelle et Frisette. Il est temps de susciter un homme vertueux contre tous ces pendants. Honorez Clevis Bisibile : c'est lui qui démasque les fourbes, lui qui protège l'innocence, qui prend à son compte toutes les injures et qui se bat pour tout le monde. Il est pauvre, mais honnête; il est amoureux et il est sage. La bravoure du lion, la douceur de l'agneau, le dévouement de terre-neuve : c'est un résumé des plus belles qualités humaines. C'est une grande consolation de voir avec quelle aisance il vient à bout des entreprises les plus difficiles. Encore un éclatant succès pour la vertu et l'Ambigu-Comique. J'en reviens au bouquet du dénouement : il a blessé les âmes sensibles; il n'est pas intéressant et il n'est pas vrai. Vous épargnez de Fly, la chevillière ouvrière du crime; vous lui faites grâce; c'est bien; mais pourquoi payer ses dettes? pourquoi le marier si richement? pourquoi couronner sa perversité? La pièce est jouée; à faire frémir d'horreur et de plaisir. Les auteurs sont MM. de Montépin et Granger.

Le Vaudeville est un autre moraliste qui n'aime pas les mariages contractés au treizième arrondissement. Avant d'être épicière millionnaire, M. Durand a fait ses premières sous nos yeux; il a séduit Rose. La belle pleure, la belle crie, Rosette veut qu'on se marie. — Nous nous marierons dimanche, répond Durand; et le dimanche se fait attendre vingt-cinq ans. C'est la seconde étape (le mariage en trois étapes). A cinquante ans on ne doit pas renvoyer la bénéficiaire municipale aux calendes grecques, tel est l'avis de notre ami Dubuisson, l'ex-sergent aux gardes, devenu colonel et maire de sa commune. D'ailleurs, Alphonse, le fils de la maison, veut tâter du mariage, et M. le marie donne sa bénédiction au nom du père et du fils. Reste la troisième étape, le mariage à l'église; vous l'attendez encore vingt-cinq ans, et vous ne perdez rien pour attendre. Ce dernier acte est agréable, à ce point qu'il a sauvé la pièce. L'ex-sergent, ci-devant maire, est devenu curé, licence dramatique! Il donne aux époux le bouquet de leur dérépitude, sa bénédiction; le brave homme y tenait. Dieu le bénisse à tout jamais, il l'a bien mérité. Cette pièce *jeu-serait*, *écrite* comme œuvre pie et applaudie comme œuvre spirituelle, appartient à M. Rosier. Arnal est toujours ce grand sorcier qui trouve une muscade dans un gobelet où il n'y a rien. Ce jour-là, le lendemain d'un amour du grand monde, Arnal était sans rôle; il ne savait de quelle épigramme faire fleche. Tout à coup, il lui vint une fantaisie en songeant au succès de *Passé minuit*. A propos, dit-il à MM. Duvert et Lausanne, ses fournisseurs privilégiés, si vous me mettiez en prison avec Lecerf; c'est une idée, ça. . . . on ne m'a jamais rien fait dire sous les verrous. — Diab! il nous semble qu'un prisonnier est bien difficile à égarer. — C'est mon affaire; et puis on se croit en prison et on n'y est pas. Rappelez-vous *Adolphe et Clara*; j'imagine une scène d'évasion assez plaisante, l'échelle de corde de Latude, la tentative de Monte-Cristo arrangée à la croque au sel, et puis la prison pour tout dire, sans compter que j'aurais un joli nom, Chamerlan par exemple. — Ainsi fut faite la pièce, à la Bastille, sinon très-bien faite sur cette donnée, mais elle est jouée avec une verve charmante par l'adorable Chamerlan et son digne compère Durallé.

PH. B.

### Une journée à Palerme.

IMPRESSIONS DE VOYAGE. — LA MORRA.

Au mois de janvier de l'année 1845, j'arrivai en vue de la capitale de la Sicile. Le bateau à vapeur qui nous conduisait en Orient relâchant à Palerme pour repartir le lendemain. Aussitôt-fait la visite de la police et des douaniers, je m'empressai de descendre à terre et de mettre à profit le peu de temps que j'avais pour parcourir cette ville célèbre. Sans autre bagage que mon manteau, j'en traitai dans une de ces petites embarcations qu'on appelle *guzzi*, et nous gouvernâmes par la batterie dite de la *Garitta*.

En voyant Palerme du côté de la mer, on ne soupçonnerait pas qu'elle est une des villes principales de l'Italie, la plus peuplée, à coup sûr, après Naples; car elle compte bien 200 mille habitants.

Placée sur une plaine légèrement inclinée vers la mer, dont les vagues viennent se rompre aux pieds de la ville, elle ne laisse apercevoir que le rideau de maisons qui forme

son côté nord-nord-est; les hautes montagnes qui l'environnent comme les degrés d'un amphithéâtre de Trians respirent de végétation et sont couvertes de villages, dont les blanches maisonnettes étincelaient en ce moment aux premiers rayons du soleil.

A mesure qu'on approche de la ville, on embrasse et on distingue les détails de ce superbe panorama, rehaussé à l'est par les riantes collines de *Bagheria* et au sud-ouest par la montagne de *Monréale*. Mais sitôt qu'on a mis pied à terre et qu'on est entré à Palerme par la *Porta Felice* (Porte-Heureuse), le charme du paysage cède la place à l'admiration pour cette ville magnifique, où les somptueux palais, les temples, les monuments publics, concourent à l'effet d'une disposition régulière et symétrique.

Dix degrés plus haut dans le méridien, Palerme, sans soleil, laisserait froid l'artiste dont l'œil ne s'habitue jamais à ces lignes, tristes à force d'être correctes.

Mais que la monotonie de ces énormes artères qui s'appellent les rues de *Toledo* et de *Maqueda* disparait vite au milieu de ce merveilleux arrangement de marbres, de sources fraîches et de nymphes dont l'urne ne fatigue jamais le bras. — Le luxe des édifices, les tentes baroques, les fleurs des balcons, les tranchées éclatantes d'ombre et de lumière, et par-dessus tout, cette population méridionale de deux cent mille âmes qui vit dehors, tout cela ouvre le cœur à de douces inspirations et ne fait en rien regretter les villes du Nord.

Un des charmes et des avantages en même temps les plus remarquables de la ville de Palerme est la quantité d'eau pure et fraîche qui jaillit au sein même de la ville ou bien au pied des montagnes. L'eau de ces sources élevées, emprisonnée d'abord dans des conduits, est obligée à monter de temps à autre dans des pyramides en maçonnerie de plusieurs mètres de hauteur, qu'on appelle *giarri*, d'après le mot arabe *djaryah* (cours d'eau), et qui renferment plusieurs tubes verticaux. En retombant dans ces tubes, le fluide reprend la force qu'il avait perdue par son frottement dans les parois des conduits horizontaux. Au moyen de cette construction hydraulique aussi simple qu'ancienne, — elle date au moins du temps de la domination arabe — l'eau, après avoir fait une lieue de chemin, s'élève en ville à peu près au niveau de sa source : elle peut ainsi monter jusqu'au sixième étage, et fournir en abondance aux habitants de Palerme cette première nécessité de la vie sans qu'il leur en coûte d'autre peine que de tourner un robinet.

Comme pour donner au voyageur une idée frappante de cet inappréciable bonheur, on a eu l'heureuse idée d'élever une fontaine gigantesque dans la place de l'Hôtel-de-Ville. Imaginez-vous une fontaine haute comme l'Hôtel-de-Ville de Paris, toute en marbre blanc, composée de plusieurs bassins superposés, comme autant de fontaines l'une dans l'autre. La base, les marches à rampes par lesquelles on y monte, les balustrades percées à jour, tout est aussi en marbre blanc. Le monument est peuplé de quelques centaines de statues de divinités, génies, naïades, tritons, hommes et monstres marins, demeurant ensemble fort tranquillement, sous les ordres d'une sirène, si je ne me trompe. — Cette charmante personne, d'une espèce perdue de nos jours, se balance au sommet de tout l'échafaudage de pierres, ayant en face sainte Rosalie debout sur les combles de l'Hôtel-de-Ville. Tandis que la sainte Vierge Normande — elle descendait de Roger de Hauteville — regarde en silence deux lampes allumées jour et nuit à ses pieds, l'enchanteresse grecque s'amuse dans son élément : elle versé des trésors d'eau qui tombent successivement, avec bruit, de bassin en bassin, coulent, s'éparpillent en pluie fine et légère, et répandent tout à l'entour une fraîcheur délicieuse, une harmonie indéfinissable.

Telle est la fontaine dite *Fontana*, de ce qu'elle est bâtie dans la place de l'Hôtel de la municipalité, dont le chef, sous une dénomination romaine, s'intitule *prator*.

Je m'arrête pour ne pas tomber dans une description détaillée de Palerme, voulant seulement raconter les impressions qu'elle m'a laissées.

C'était un dimanche. Le dimanche est une véritable fête dans ce pays-là. Les bureaux comme les ateliers sont fermés. Jusque dans les nombreux magasins qui tiennent le rez-de-chaussée de la rue *Toledo*, on observe le jour férié; et, au lieu des étalages, les badauds s'amuse à regarder les équipages de l'aristocratie, les toilettes des riches bourgeois ou le gentil minois des femmes du peuple endimanchées, plus belles et plus appétissantes sous leur modeste robe de percale et sous leur voile en mousseline blanche qui fait ressortir des cheveux noirs comme l'ébène et des yeux plus noirs encore.

La première pensée, dans ces jours-là, est tournée vers Dieu : — Les portes des églises sont béantes : la foule s'y renouvelle sans cesse. Palerme est une véritable fourmilière d'églises, de couvents et de moines.

Il est curieux d'observer dans les deux rues de *Toledo* et *Maqueda* de longues galeries grillées pratiquées tout le long et sur les combles des maisons, servant de promenade et de terrasse aux recluses des couvents, qui, de cette prison perpétuelle, se ménagent une voie de communication avec un monde tout d'elles sont censées ne faire plus partie. La plupart de ces couvents regorgent de richesses, et il n'y a que à regarder l'or, l'argent et les pierres d'exception dont étincellent leurs églises pour s'en convaincre.

A Palerme, on ne rencontre pas, comme à Paris, de ces jardins encaissés dans les vastes hôtels de l'aristocratie, et qui sont une bien triste imitation de la campagne. Mais la ville de Palerme n'a qu'un mille de long sur autant de large; et, en franchissant à peine le seuil de ses portes, on se trouve en pleine campagne.

A part le jardin public, situé au coin oriental de la ville, où, le dimanche, la population palermitaine, le peuple aussi bien que l'aristocratie, se donne rendez-vous pour écouter des concerts et respirer l'air embaumé de ce hou ambrogé par des arbres toujours verts, même au cœur de l'hiver, les

environs de la ville forment une continuité de jardins où s'élevaient des flots de parfums où dominent la violette et les orangers en fleurs.

En vérité, pour nous, hommes du Nord, condamnés à la neige et partant au coin du feu, ce n'est pas un hiver que celui où la nature est si douce et bienfaisante. Je regrettais beaucoup de ne pouvoir m'arrêter quelques jours à Palerme pour contempler à mon aise ces ravissantes campagnes, plus riches de végétation au mois de janvier que ne le sont les nôtres au commencement de mai.

Cependant je me mis à parcourir les boulevards extérieurs de la ville. Il était déjà deux heures du soir. Les gens du peuple venaient achever la fête du dimanche aux guinguettes de la campagne, et, après avoir fait un modeste repas, buvaient, en compagnie de leurs familles et de leurs amis, de cet excellent vin que la Sicile produit en abondance.

Si en général le peuple est partout malheureux, — je parle de ce peuple de prolétaires qui vit au jour le jour — celui de Palerme ne m'avait pas l'air d'être plus heureux qu'ailleurs. Pourtant, en voyant ces gens-là attablés devant des hanaps de vin écumeant, rire et s'égayer, jouer et boire, mon cœur se serrait, comparant cette gaieté d'un instant aux douleurs de tous les jours, aux privations, à la faim, à la misère que la plus grande partie d'entre eux était peut-

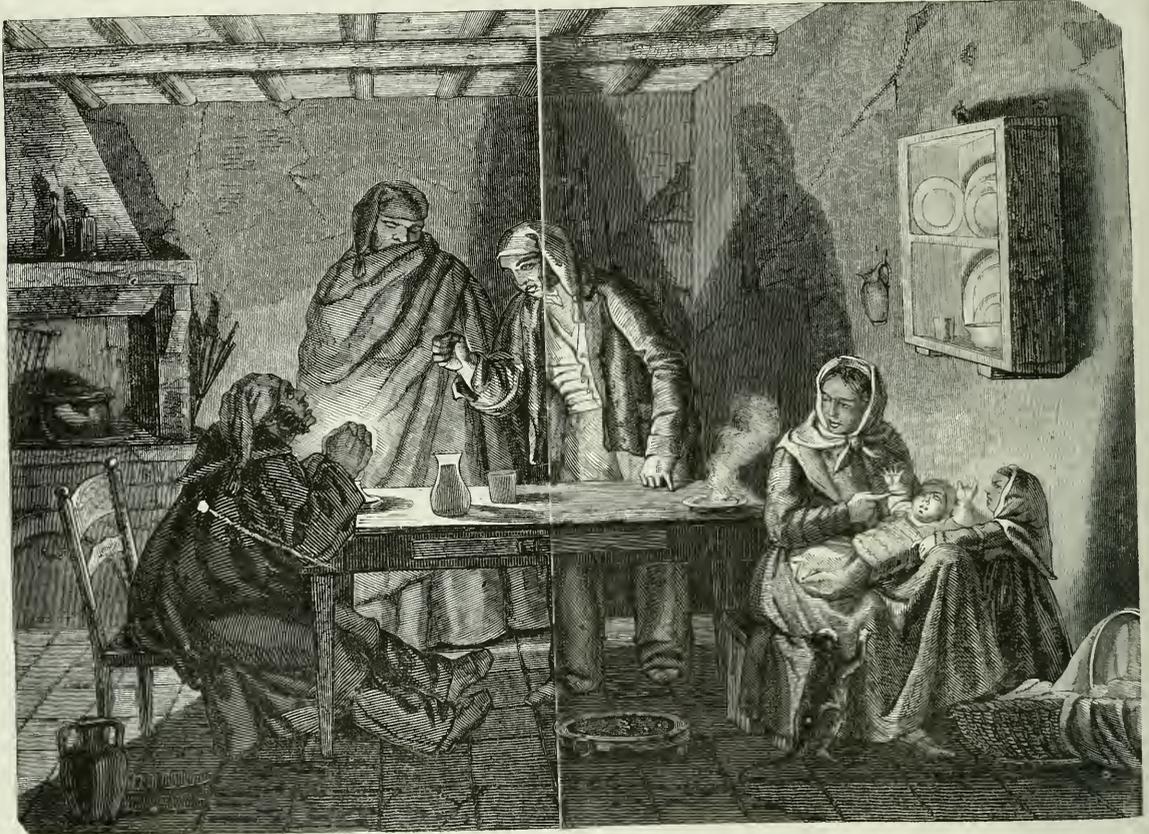
être condamnée à subir. D'un autre côté, n'est-il pas heureux, pense-je, que le peuple puisse au moins oublier un instant ses malheurs et assoupir le sentiment de ses souffrances dans l'ivresse? Telles étaient les idées qui troquaient dans ma tête à la vue du spectacle qui m'était offert, lorsque je pris la résolution d'entrer dans une de ces guinguettes, moins pour apaiser la faim, qui toutefois commençait à me tourmenter, que pour observer à mon aise, assis dans un coin, le monde qui était devant et à côté de moi.

Il arrivait rarement qu'on entrât au cabaret pour boire uniquement : la plupart des buveurs jouaient le vin qu'ils buvaient entre eux. Parmi les jeux que j'ai vus le plus en vogue, il en est un, le jeu de la *morra*, qui est curieux et caractéristique, et qui partant vaut la peine que j'en dise ce que j'en puis voir et savoir des Siciliens auxquels je me suis adressé.

Le jeu de la *morra* se joue à deux, mais les tenants peuvent se succéder comme dans l'*écarté*. Point de cartes, point de dés dans ce jeu primitif; il ne faut pas même des brins de paille, comme aux Anglais : vos deux mains suffisent, et si vous n'en avez qu'une seule le jeu peut aller encore. Deviner la somme des deux nombres que vous et votre adversaire allez marquer par les doigts de vos mains droites, en les déployant en même temps que vous prononcez ou

hurlez le numéro, voilà le but que vous vous proposez si vous jouez à la *morra*. On serre d'abord son poing, puis on crie à volonté un numéro de un jusqu'à dix, et on lâche simultanément un ou plusieurs ou même tous les doigts de la main, ce qui alors est désigné par le cri de *tutta* (toute). Celui qui vient de deviner le numéro compte un point. La partie est gagnée ordinairement à cinq points, et l'enjeu est une quantité déterminée de vin qu'on boit aussitôt.

En autant de temps qu'il faut pour lire ces quelques lignes expliquant le jeu, deux honnêtes joueurs palermitains auraient fait une partie à cinq, tant ils vont vite dans la besogne. Leurs physionomies mobiles s'animent, les yeux étincellent, et toute la vie des joueurs se concentre pour ainsi dire dans le regard. Il paraît qu'ils ont l'art de saisir dans les yeux et sur les lèvres de leur adversaire le nombre que celui-ci doit marquer avec ses doigts; le deviner, y ajouter son propre nombre et proclamer le résultat doit être l'affaire d'un instant, d'un clin d'œil, d'un mouvement de pensée. Aussi je ne crois pas que ce jeu devienne jamais populaire en Allemagne. Le geste même des deux maïs qui se rencontrent et se croisent à chaque instant sur la table, ces yeux aiguisés ou furieuses, toujours âpres et monotones, haussant de ton à mesure que la partie s'échauffe, et criant : huit, trois, neuf, *tutta*, avec l'impétuosité d'un sifflet de lo-



La Morra, — jeu sicilien

comotivo, ont quelque chose d'original, je dirais même de sauvage, si le peuple sicilien n'était un des peuples les plus spirituels et les plus chevaleresques de l'Italie.

Le jeu de la *morra*, à ce qu'il paraît, est très-ancien en Sicile; s'il faut en croire les naturels du pays, il était en vogue à la cour des anciens rois de l'île. On s'aperçoit que c'est la période mystique de cette histoire. La tradition contemporaine cite le grand-père du roi actuel de Naples, Ferdinand I<sup>er</sup>, comme étant fort passionné de la *morra* et s'y adonnant pendant des heures entières en compagnie des paysans de ses villas.

Une des conséquences les plus naturelles de ce jeu ce sont des rixes sanglantes. Les joueurs, animés par les libations continuelles du vin de Sicile, vident quelquefois leurs querelles à coups de couteau. Car s'il y a des joueurs habiles, qui ont beaucoup d'adresse pour deviner le numéro qui sera indiqué par l'adversaire, il y en a encore qui le regardent tout simplement dans la main d'un joueur novice ou distraité, et quand on s'aperçoit de la ruse, ou, pour mieux dire, du vol, les voix qui criaient tout à l'heure paisiblement des numéros vrombissent des injures et des imprécations : heureux quand le sang ne vient mettre un terme à leur dispute! — Et j'ai vu, étant encore à table dans la guinguette où je faisais mon déjeuner, deux joueurs de *morra* se lever

tout à coup furieux, le visage empourpré de colère et de vin, renverser devant eux les banquettes et les tables, faire voler en éclats les verres et les bouteilles, se jeter l'un contre l'autre; et des femmes poussant de grands cris s'emparer des bras de leurs maris ou de leurs frères, les prier, pleurer, les arracher enfin à la lutte sanglante qui était près de s'engager. Et puis cinq minutes après, tout le monde était en paix, on buvait à la ronde, et le jeu recommençait entre les deux tenants comme si de rien n'était été. — Tant mieux! me suis-je dit, et je me suis hâté de sortir.

Et la nuit venue je me rembarquai pour retourner à bord du bateau à vapeur. La nuit était calme comme le jour, la lune était haute et resplendissante, le ciel étoilé comme un ciel d'été. Le vaste golfe de Palerme, encadré d'un côté par le mont *Pellegrino* et de l'autre par le cap *Zafferano*, tous deux se confondant dans la courbe de l'horizon, et cette mer calme et unie comme une glace, offrent dans ces instants l'image d'un vaste lac sillonné en tous sens par les nombreuses petites barques des pêcheurs de nuit. Elles portent à leurs proues des lumières à l'aide desquelles ils découvrent le poisson, et qui se réfléchissent dans le vaste miroir de la mer en longues traînées de feu.

Enveloppé dans mon manteau, bercé par le mouvement léger et régulier de la barque et par le bruit monotone

de deux rames, entremêlé du chant encore plus monotone du marinier qui me conduisait, j'étais plongé dans une douce rêverie, et je regardais presque machinalement les incommensurables lumières qui éclairaient la ville et la longue rangée de réverbères de la rue *Tolido*, qui, vue de ma barque, semblait une procession nocturne et fantastique. Tout enfin respirait le calme et la paix. — Qui m'eût dit alors que quelques années plus tard devaient partir de cette ville les premiers éclats de la révolution de 1848, qui embrasa un instant presque toute l'Europe!

Mais une violente secousse me réveillait en sursaut de mon extase. La proue de ma petite barque avait heurté contre le corps du bateau à vapeur; j'étais arrivé à la fin de mon voyage d'un jour. — L'humidité de la nuit et de la mer m'avait gagné; et j'avais hâte de trouver ma couchette, où je m'endormis, à peine installé, d'un sommeil profond et paisible.

Le lendemain il ne paraissait plus de Palerme et de la côte de Sicile qu'un point vague qui se perdait dans l'horizon de plus en plus à chaque tour des roues du navire, comme la blanche fumée de la vapeur à travers les airs; nous étions à plusieurs lieues en mer voguant pour l'Orient.

## Visites aux Ateliers.

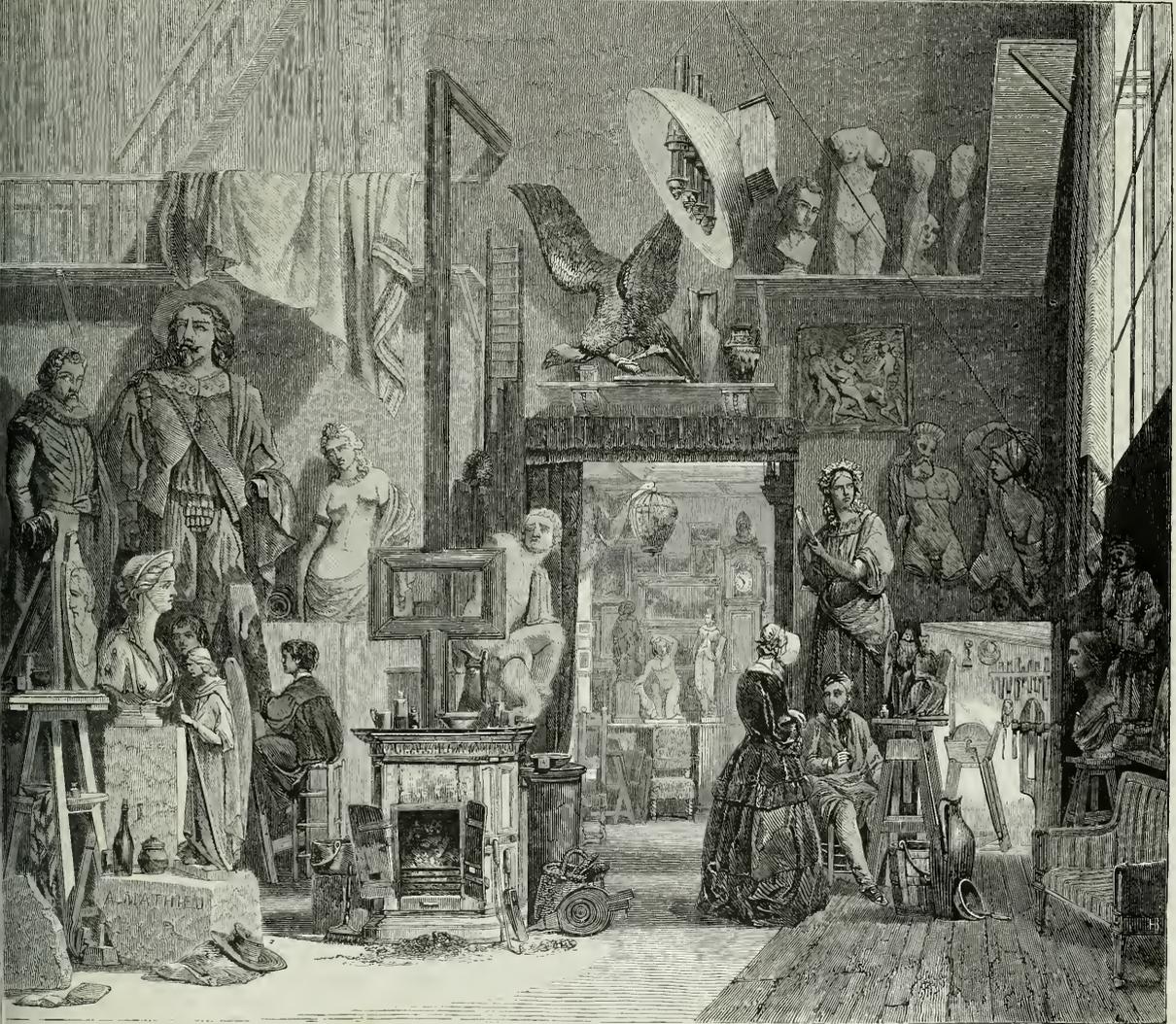
## PRÉAMBULE.

Pourquoi l'*Illustration* ne dirait-elle pas un peu le bien qu'elle pense d'elle-même, la juste opinion qu'elle a de ses mérites et de son utilité? Pourquoi affecterions-nous à cet égard une vaine modestie, vertu surannée, anachronisme ridicule dans notre siècle de fanfares égoïstes, d'enseignes, d'affiches et de réclames? Le monde nous apprécie, nous estime, nous fait bon accueil. Ces suffrages nous flattent et nous sont précieux. Mais ce n'est pas tout que les éloges du présent. Et la postérité...! La postérité sans laquelle... — ne m'arrête de peur de tomber dans une de ces ritournelles et tribunes qui ne servent pas au présent et n'arriveront pas à l'avenir. — Et justement nous avons la prétention d'y arriver, nous, à l'avenir. Chaque semaine nous apportons au public notre petit tribut d'enseignement, de curiosités et de

récréation. L'on est impatient de nous recevoir, avide de nous parcourir; mais quel vif intérêt auront un jour pour la postérité ces reproductions pittoresques au moyen desquelles nous daguerrétypions chaque événement public, chaque fait individuel important qui vient à se manifester! Combien sa curiosité sera agréablement satisfaite à feuilleter cette histoire de notre temps que nous écrivons avec la plume et le crayon! Quelle charmante évocation des temps qui ne seront plus! Notre recueil deviendra un jour une des choses les plus recherchées par les investigateurs du passé. D'autres collections livreront à l'étude l'élément brut, le chiffre correct, la discussion savante; mais qui fera voir au vif notre monde d'aujourd'hui à celui qui doit succéder? Que de choses que le dessin, la gravure et la lithographie ne songent pas à aborder et qui tombent dans notre domaine! Et d'ailleurs la gravure inspirée par la circonstance,

la lithographie populaire, ont leur vogue passagère et après s'être dissipées au hasard ne laissent pas à disparaître. Un recueil de vingt, de cent gravures peut facilement périr; un recueil de cinquante, de cent mille gravures se conserve curieusement, surtout s'il est en même temps un journal, image et gazette à la fois. De toutes les feuilles de ce temps, et elles pullulent, les deux qui aient le plus de chances de durée dans un avenir éloigné sont inévitablement le *Moniteur* et l'*Illustration*. Et, modestie à part, les chances les meilleures doivent être pour nous; nous avons plus d'attrait pour le plus grand nombre, parce que les hommes préfèrent ceux qui cherchent à les récréer à ceux qui ont la prétention de les instruire.

Si jamais Pompéi ou Herculaneum nous restituaient des fragments des *Annales des Pontifes* de Rome, cela ferait certainement sensation parmi les savants. Au lieu des *An-*



Atelier de M. Dantan aîné, statuaire.

les des *Pontifes*, si c'étaient les *Diurna Acta*, les actes sénat, les procès-verbaux des assemblées législatives de me, auxquels César fit donner la publicité, présentant à, il y a bien entendu deux mille ans, quel instrument politique pouvait être pour l'ambition cette chose, qui, perfectionnée, s'appelle aujourd'hui chez nous la presse, l'émotion du monde érudit ou seulement instruit serait bien plus grande encore. Si au lieu des *Annales des Pontifes* ou des *urna Acta*, c'était le journal du compilateur Chrestus, tant Cicéron parle avec tant de mépris (*Lettres familières*, livre II, viii), racontant les événements de la journée, accidents bizarres, les procès, les spectacles, donnant annonces de mariages, la chronique scandaleuse, enfin le véritable gazette de Rome avec ses *comcans* et ses *caruds*, ce serait de par le monde une bien autre rumeur. Nos plus détestables écoliers se mettraient à *piécher*

le latin pour parvenir à la lire. Mais imaginez-vous quels transports exalterait et quel trésor inappréciable serait pour nous la découverte d'une *Illustration* romaine du temps de César, si cet habile meneur de popularité s'était avisé de charger quelques-uns de ces Grecs adroits, vivant à Rome, de faire une pareille publication. Toute la littérature romaine paierait là-contre. L'amusement qu'elle nous apporterait, nous le préparons pour l'avenir. L'*Illustration* a été en plusieurs endroits le point de départ et sera partout le dernier terme de toute publication. Elle débutait il y a plusieurs milliers d'années par les hiéroglyphes sur les murs des temples de l'Asie et de l'Égypte; grands journaux coûteux à imprimer et qui n'étaient ni faciles ni amusants à lire. On la gravait alors sur des porphyres et des granits immobiles; aujourd'hui elle vole sur une feuille de papier d'un bout de la terre à l'autre. Je ne sais si l'amour-propre m'abuse,

mais j'ai idée que l'*Illustration* aura raison un jour de tous les journaux possibles, de même que les scribes ont eu raison des rhapsodes et les imprimeurs des uns et des autres. Le dernier article de journal qui sera imprimé sera un article d'*Illustration*, il annoncera la fin du monde avec le dessin anticipé de l'événement.

Mais je m'aperçois qu'en m'abandonnant au plaisir toujours si doux de parler de soi et de ses mérites, je me suis, comme l'avocat L'Intimé, écartée de mon but. Laissons donc les temples de Babylone et de Memphis, l'antiquité et la fin du monde, je reviens plus directement à mon sujet.

Toujours en quête de nouveautés pour vous plaire, monsieur, citoyen, cher public, ami lecteur, je m'inferme de tous les événements, je porte de tous côtés mes investigations; j'entreprends même de lointains voyages. Un chemin de fer est-il livré à la circulation, je suis la première à venir prendre

place, le crayon à la main, dans le premier convoi, le jour de l'ouverture; j'exploré le sol, je gravis les montagnes, je descends dans les mines, je visite les usines, les établissements industriels, je pénètre dans les palais, je m'introduis chez les particuliers; je prends pour moi tous les embarras de la recherche, tous les scrupules des inscriptions; et quand j'ai vaincu la difficulté, quand j'ai brisé les fers, je vous apporte la moelle. Dans la multiplicité des objets que j'ai étudiés, Paris à lui seul est un fonds inépuisable. Nous y avons déjà fait ensemble bien des explorations; mais, parmi toutes nos tournées, il est toute une série de visites que nous n'avons pas eues en l'occasion de faire de compagnie d'une manière suivie, et que je viens vous proposer aujourd'hui: ce sont les visites aux ateliers. Seulement je vous demande, à cet égard, toute liberté: nous ferons ces visites sans ordre et au hasard, comme l'occasion s'offrira, tantôt par affinité de quartier et de voisinage, tantôt en vertu de quelque autre convenance. Quand il s'agit des artistes, le caprice, l'inspiration du moment est tout à fait de mise. Outre ces visites aux ateliers, nous en aurons également quelques-unes à faire aux cabinets d'amateurs, à ces petits musées formés par le goût individuel, jouissant pendant quelques années d'une célébrité souvent européenne, et dont le souvenir s'éteint avec la dispersion de leurs tableaux, dispersion si fréquente après la mort de celui qui les avait recueillis avec tant de peines et de soins. En ce moment il ne s'agit que des ateliers, et nous commençons notre tournée par celui d'un sculpteur, M. Dantan aîné.

#### ATELIER DE M. DANTAN AÎNÉ.

Quand on veut visiter les ateliers, il faut en général s'attendre à aller dans le voisinage de quelque barrière. Les conditions de local et de lumière réclamées exigent des espaces vastes et dégagés, incompatibles avec l'entassement et l'etroitesse des maisons juxtaposées, comme des alvéoles, dans l'intérieur de la grande riche parisienne. Assez souvent ils sont groupés à la proximité les uns des autres. Les artistes forment dans différents quartiers de petites colonies intéressantes à étudier, ayant leur originalité propre, leur allure libre et indépendante, surtout tant que le mariage et les liens de la famille ne sont pas venus comprimer les excentricités natives ou affectées et garrotter la fantaisie individuelle, comme ces corolles de fer dont on entoure une futaille pour maintenir la fermentation. Nous porterons aujourd'hui nos pas vers une de ces colonies, logée dans les environs d'une barrière, mais de la barrière élégante et dont le nom appartient à la langue du beau monde, celle de l'Étoile. La petite colonie est disséminée çà et là sur l'emplacement et autour de l'ancien jardin Beaujon, qui est devenu ce que deviennent tous les grands jardins à Paris, un commencement de ville fondée, une sorte d'échiquier de lopins de terrain entourés de planches, une coupe de bois, un essai de défrichement, un chaos de terrassements et d'excavations pour des fondations interrompues ou non commencées, pour des caves et des celliers qui ne recevront du vin que dans soixante ans, une sorte de ruine vivante qui atteste notre instabilité et notre inconscience.

On avait fait des plans fort beaux sur le papier.

Mais les maisons ne sont pas venues, les gazons et les lilas ont disparu, et les fauveltes s'en sont allés.

Quittons au plus vite une de ces tristes rues solitaires, bordée de magnifiques trottoirs en granit sur lesquels se dressent des planches en guise de maisons, et arrivons à cette charmante avenue d'acacias, longeant une suite de maisons et qu'on appelle l'avenue Saint-Marie. Précisément en face de nous un buste de Minerve domine une petite porte grillée, donnant accès à une petite cour au fond de laquelle on aperçoit un jardinet. Cette cour est disposée à la façon d'un *atrium* ou *caveatium* antique, avec les toits inclinés en dedans; en guise du molosse ou de sa représentation en mosaïque avec l'inscription: *Cave canem*, gît dans une niche verte un innocent caniche bampillé. Des bas-reliefs placés autour de cette cour attestent le goût d'arrangement du propriétaire, et les blocs de marbre qui sont là, attendant le travail du ciseau, indiquent d'une manière plus précise sa vocation; d'ailleurs, le bruit du marteau ou de la ripe ne nous laisse pas de doute et suffirait au besoin pour nous diriger du côté de l'atelier. Cet atelier est grand et élevé; la statue de la Bavère de Schwandlher pourrait s'y loger. Il est presque entièrement rempli des compositions de l'artiste, de statues et de bustes montés en plâtre de toutes les grandeurs. Au centre des œuvres moule des bas-reliefs en terre glaise; dans un coin, derrière une longue toile verte, qui les cache, les praticiens épanouillent, dégrossissent, mettent aux points, et se livrent à ce travail ingrat, froid, timide, qui n'avance que le compas continuellement à la main, au milieu des grincements des forets, des gradines et des râpes, et duquel au bout de six ou huit mois d'assiduité et de labeurs, doit sortir quelque Nymphé ou quelque Grâce prête à recevoir les caresses de l'artiste et à enchanter le public, ne se doutant guère que toute cette morbidesse voluptueuse est sortie de la main d'un preneur de mesures, comme un tout sort de l'addition d'un teneur de livres, mérite de l'invention créatrice à part, bien entendu, il y a eu jadis deux praticiens qui ont fait d'assez grosse besogne. L'un s'appelait Michel-Angé, et l'autre était notre Puzet, qui, âgé de soixante ans, disait: « Le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce. » Quels athlètes forcés étaient ces hommes pour prendre goût à un tel métier! De nos jours la vie est trop compliquée pour qu'un artiste consente ainsi à se faire servir de la pointe et du maillet. Il faut bien rester un peu homme du monde; on a quelquefois à donner la main aux dames, une partie de whist ou de lansquenet à faire le soir, et on ne peut pas apporter à tout cela les mains callouses d'un marbrier. D'ailleurs, le praticien économise le temps du statuaire; les mois que co-

lui-ci perdrait à un travail manuel, pénible, il peut les utiliser pour la création.

De cette première salle de l'atelier de M. Dantan aîné on passe dans une seconde toute peuplée de souvenirs artistiques rapportés d'Italie, d'études peintes données par des amis et d'une foule de petits bustes et de statuettes, parmi lesquels on remarque quelques-unes de ces charges qui démantèlent souvent le crayon et l'ébaucheur, même les plus sérieux, et qui, traitées par M. Dantan jeune, ont eu tant de popularité. Sur une paroi à part, alignés comme des livres dans une bibliothèque, sont une série de nez de tous gabès. Ce sont des souvenirs d'amitié, d'atelier, ou de l'école de Rome. Parmi ces nez il y a des illustrations.

On peut suivre le progrès du talent du sculpteur à travers ses diverses œuvres, depuis son premier buste de l'époque de 1817, représentant son père, habile sculpteur en bois, jusqu'à la plus populaire de ses créations, cette charmante *dansuse* ou *renlanguage napolitaine*, dont la réduction a eu tant de succès. Le bronze original, acheté par le ministre de l'intérieur, est pour le moment dans un salon de la préfecture de police. Parmi les principales sculptures de M. Dantan aîné réalisées dans son atelier, nous citerons un bas-relief et un *Masaniello*, ses envois de Rome, les statues du *Dauphin* et de *Villars* du musée de Versailles, *L'Ange* de l'église de la Madeleine, le *Juvenat des Ursins* de l'hôtel de Ville de Paris, le *Moïse* qu'on vit de Caen, et le portail de Saint-Gervais, le *Malherbe* de la ville de Caen, et le *Duquesne*, qui a été coulé en bronze et inauguré en 1816 à Dieppe.

La quantité des bustes est considérable et atteste l'activité laborieuse de l'artiste. Dans ce genre de travaux, l'habileté seule ne suffit pas, il faut encore que le modèle vienne un peu en aide. Heureux l'artiste quand il a affaire à quelque tête bien caractérisée, comme celle du peintre Gérard, dont M. Dantan aîné a sculpté le médaillon sur son tombeau au cimetière du Mont-Parcasse, et comme celle du paysagiste Boquet, qui, à l'exemple d'autres artistes captifs par la ville de Rome, comptait seulement y passer quinze jours et y demeura, dit-on, trente-cinq ans. Au milieu de ces divers bustes, trois appellent particulièrement le regard: le premier est celui de mademoiselle Vernet, depuis madame Paul Delacroix, une de ces pures et gracieuses images qui passent comme de rapides apparitions ici-bas; le deuxième est celui de la jolie mademoiselle Doze, dont le ravissant fraîcheur appelait encore plus la palette d'un peintre coloriste que ses traits délicats aux contours lyfants ne se prêtent au modèle du statuaire; le dernier, et le plus remarquable, celui de notre traçaitienne Rachel. C'est une des œuvres les plus populaires de M. Dantan aîné. A qui sert la popularité cependant? Ce buste, d'un très-beau caractère, exécuté en marbre de Paros, est placé au centre de l'atelier particulier de M. Dantan aîné; il devait l'être, ainsi que celui de mademoiselle Doze, au Théâtre-Français. Un ministre M. Duchâtel, en ayant fait la commande. Mais en France il est prudent de ne faire des affaires avec nos gouvernements qu'à très-courte échéance. Le ministre et la royauté s'en sont allés en exil, et le buste de mademoiselle Rachel, en marbre de Paros, est resté dans l'atelier de M. Dantan aîné.

— Heureux artistes! fréquentez les Muses, gravez le Pindé et l'Hélicon, égarez vos rêveries sur les bords du Permesse, mais ayez du temps à perdre, et pas de mémoires à régler avec votre praticien et votre marbrier!

A. J. D.

#### Les noces de Luigi.

(Suite. — Voir les Nos 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374 et 376.)

#### XI.

Je ne sais ce que je devins pendant les dernières heures de cette funeste nuit. L'excès de mes émotions m'avait rendu comme stupide. J'appris plus tard que Pierre Eliaz avait soigneusement caché ma présence dans sa maison au médecin et aux gens qui virent le lendemain matin chercher le corps d'Arlotti. Il déclara avoir trouvé celui-ci blessé d'un coup de pistolet sur la route de Vevay, et l'avoir transporté chez lui, où il était mort dans la nuit. Le messier qui lui était venu en aide avec sa charrette fit la même déposition. Dès que je fus en état de délibérer moi-même sur ma situation, Pierre Eliaz me fit entendre que, malgré le serment qu'il avait fait de garder le secret sur cette affaire, il ne se fût écarté de gagner le temps nécessaire pour que je pusse prendre un parti avant que ma disparition subite de Lau-nan n'éveillât les soupçons: qu'on ne pouvait tarder de faire sur l'un et l'autre événement des conjectures et des informations dont les résultats devaient infailliblement amener, par leur coïncidence, à la découverte de la vérité. Le domestique d'Arlotti m'avait vu entrer chez son maître à une heure inaccoutumée; il avait peut-être entendu une partie de la scène qui s'était passée entre nous dans cette circonstance, car rien n'échappa à l'oreille des valets; il nous avait vus sortir l'un après l'autre à la vérité et à une demi-heure d'intervalle; mais son maître, en annonçant qu'il allait passer la soirée chez M. V..., avait évidemment voulu détourner ses soupçons. Enfin l'existence de deux papiers écrits le soir même et trouvés dans notre chambre, annonçant que nous mettions volontairement fin à notre vie par le suicide, suffisait pour lever tous les doutes s'il en restait encore sur cette affaire.

Après avoir bien pesé toutes ces raisons, jugeant que je ne pouvais profiter plus longtemps de l'hospitalité que m'offrait Pierre Eliaz sans risquer de la compromettre, et ne me sentant ni la force ni la volonté de fuir, je lui déclarai que mon intention était de m'aller constituer prisonnier, et de me voir remettre à l'indulgence ou à la sévérité du magistrat du soin de décider de mon sort. Mais le brave homme tâcha

de me détourner de ce dessein en m'assurant que les lois du canton n'étaient rien de formel en ce qui regardait les affaires criminelles entre étrangers; que notre duel, ayant eu lieu sans témoins, serait infailliblement considéré comme tel, et qu'étant Italien, ainsi qu'Arlotti, quoiqu'il fût Florentin, et que j'appartinasse aux États du pape, on pourrait bien se débarrasser de moi en me livrant à la justice arbitraire des tribunaux sardes; que, dans le cas contraire, mon sort n'était pas réglé, je risquais de passer plusieurs années dans quelque prison d'État; enfin il me conseilla de regagner l'Italie tant que la route était ouverte devant moi. Comme tout ce qui pouvait m'arriver désormais m'était indifférent, je me laissai aisément persuader de prendre ce dernier parti. Pierre Eliaz s'engagea à me procurer des moyens plus sûrs et plus faciles de sortir du canton que d'entreprendre une longue route à pied sans connaître le pays et par les premières neiges. Il ne s'agissait que de prendre à Lausanne un passe-port sous le nom de son fils, qui était à peu près de mon âge, et de s'entendre avec un vouturier qui faisait souvent la route de Genève. Je le laissai faire sans objection tous les arrangements qu'il voulut; il n'y avait plus de place dans mon cœur pour le désir ni pour la crainte. Il était devenu semblable à ces plages stériles et maudites où rien ne peut croître et dont la surface moussue recouvre des âbles sans fond. — Que m'importe, disais-je, que qui m'attend ici ou là! quel m'importe les événements! que m'importe les hommes! ma destinée n'est-elle pas effacée du monde où se préparent les uns et les autres inscrivent leur nom pour l'avenir? Qu'ai-je à retenir sur cette terre, moi enfant déshérité de toutes les joies humaines, héritier de toutes les douleurs? Mon plus grand malheur n'est-il pas de vivre? Ai-je à craindre rien de plus acablant que le sentiment de moi-même?

C'est ainsi que sous les coups redoublés du sort mon désespoir s'était changé en insensibilité. Je n'avais plus la force de souffrir; je me laissais vivre. Quelques heures me séparant à peine de cette terrible crise où toutes les forces révoltées de mon âme étaient venues se briser et se dissoudre contre le premier obstacle du hasard, et tout ce qui l'avait précédé disparaissait derrière moi comme l'image effacée d'une autre existence; celle qui me restait n'en gardait plus de traces: elle était vide!

Je passai le reste de la journée dans cet état d'engourdissement douloureux qui doit ressembler à l'oppression qui précède l'agonie. On ne souffre plus, mais on sent peser sur chaque atome de la vie qui s'éteint le poids d'un néant inexorable; on n'a plus la force de se débattre, de résister ni de se plaindre; on est écrasé. A l'heure où Pierre Eliaz revint de la ville pour m'annoncer que ses mesures avaient parfaitement réussi et que rien ne s'opposait à ce que je me partisse le soir même, je m'occupai avec une indifférence stupide. Je ne trouvai pas une parole pour le remercier de son dévouement courageux et infatigable; mais Pierre Eliaz appartenait à cette classe d'hommes simples chez qui le dévouement n'a pas besoin d'être stimulé par la reconnaissance. Il ne s'était point dit qu'il ne me devait plus rien au delà de ce qu'il avait déjà fait pour moi. Il n'avait point songé à calculer au juste le poids de ses bienfaits et de mes obligations. Loin de se contenter de tout régler pour moi départ, il s'était rendu chez la vieille amie de mon oncle. L'avait instruite de ma position, et s'était concerté avec elle pour rassembler, dans une malle de voyage que son fils devait aller prendre et porter chez le vouturier à l'entrée de la nuit, une partie des effets qui m'appartenaient. Le meurtre d'Arlotti faisait déjà, me dit-il, le sujet de toutes les conversations. Son domestique avait parlé, et les soupçons commençaient à se porter sur moi. Mais on avait eu le temps de faire disparaître de ma chambre, avant que la justice ne s'y transportât, le papier qui donnait une cause suspecte à ma disparition. Il serait facile de l'expliquer par un voyage dans les environs, et l'information s'arrêterait là, faute de preuves suffisantes. Enfin Pierre Eliaz avait jugé prudent, pour tromper l'attention publique si facilement éveillée dans les petites villes, de différer mon départ jusqu'au lendemain soir. Le vouturier de Genève devait venir me prendre sur la route de Vevay à la nuit tombante.

Vers le soir je sortis du chalet où je m'étais tout couché pendant la journée, et, n'ayant plus à retenir de rencontres lâcheuses dans ces lieux presque déserts, je pris machinalement un chemin creux qui serpentait à travers de vignobles en suivant la ligne montueuse de ce côté du lac jusqu'à Vevay. Ce chemin était bordé de petites haies d'herpyn et d'aulnequin par-dessus lesquelles la vigne, déjà imprimée par le vent d'autonne, étendait ses longs sarments noirs et dépouillés. Le ciel, resserré dans un étroit horizon était entièrement balayé des orages de la veille: la campagne avait repris ce calme mélancolique mais pur qui nous fait envisager sans tristesse et sans regret le déclin des beaux jours. Au bout d'un quart d'heure de marche j'en ressentis moi-même la douce influence. Il me sembla recueillir çà et là sur cette route si souvent parcourue dans des temps plus heureux quelques souvenirs du passé, et — circonstance bizarre, mais qui prouve bien que rien ne meurt dans le cœur de l'homme — ces souvenirs dispersés se pressèrent bientôt en foule au fond de ma mémoire désoignée, comme ces vagues amis que l'absence ne change pas et que l'oubli même n'aurait découragé. Je me revis encore tout enfant sous le toit de la maison, dans les sentiers bordés de haies en fleurs, le pas si facile de mon oncle Grell et accourant à sa voix pour lui porter sa botte à herboriser oubliée dans l'herbe, afin de l'aider à y renfermer le précieux butin moissonné le long du chemin. Je vis le digne homme s'asseoir gravement en déposant à son côté sa perrière pour essuyer la sueur qui ruisselait de son front. J'entendis encore sa parole brusque toujours accompagnée d'un sourire amical, et ses arguments éternels contre un interlocuteur imaginaire; puis ma pensée se reporta tout à coup à une époque que de nouvelles images virent embellir. Je me rappelai les deux êtres qui avaient

rempli d'un amour si pur les longues années de mon adolescence; Aline et Louise m'apparurent se donnant la main avec cette grâce souriante et naïve qui, des notre première entrevue, avait enchaîné mon cœur un peu sauvage à l'attrait irrésistible de la douceur et de la beauté. Alors tout le reste de ma vie se déroula devant moi sorti de ses lares les plus secrets, et ce cœur que je croyais glacé pour jamais se réchauffa et palpitait dans ma poitrine comme la créature ailée qui va s'échapper de l'écorce ou un travail mystérieux et renouvelé son être pendant les intempéries de la froide saison. Une chaleur bienfaisante ranimait peu à peu mes facultés engourdis, et l'espoir renaissant en moi avec une généreuse audace m'avertissait que je n'avais point changé. L'espace avait beau s'agrandir devant moi et reculer les objets de mes desirs; je me sentais aussi des ailes pour les atteindre.

— Est-ce bien possible? m'écriai-je; je puis encore aimer! Je ne suis pas mort au bonheur! Quels que soient le destin qui m'attend et la distance qui nous sépare, vous serez donc toujours avec moi! O chères âmes de mon âme! étoiles toudours pures et radieuses de mon existence, vous me guideriez, à travers les pénibles chemins que je vais parcourir, vers cette contrée céleste où ceux qui se sont aimés se retrouvent. Aline! Louise! vous que ma pensée distingue et qui ne cesserez d'être réunies dans mon amour, vous êtes désormais liées à mon sort par des nœuds bien plus indissolubles que ceux que la société consacre. Oui, vous m'appartenez par le droit de l'espérance! Et qu'est-ce qui m'attachait tant à elle, auquel l'espérance ne survit pas? Vous êtes les fiancées d'élection auxquelles mon âme restera fidèle ici-bas en attendant le jour des noces qui se célèbrent dans le ciel.

Heureux de m'abandonner pour la première fois à une exaltation qui ne coûtait rien à ma conscience ou au respect de moi-même, j'étais jusqu'à la nuit sans songer à la veille ni au lendemain. Le souvenir de la soirée précédente revenait bien de temps en temps me faire frissonner. Je revois Arolotti étendu tout sanglant sur son lit de douleur et fixant sur moi ses yeux éteints. J'apercevais son visage pâle animé par les convulsions de la mort d'un étrange sourire; mais je ne pouvais oublier que sa bouche, au lieu de se fermer sur une malédiction, avait semblé appeler et offrir le pardon à ce moment suprême, et mon cœur se trouvait soulagé de tout ce qui aggravait le poids du remords dans un crime véritable. Je sentais le mien à demi rachetés aux yeux de Dieu par l'aveu et peut-être l'intercession de ma victime. J'offrais le reste de mon malheur ou de ma faute aux cruelles épreuves que je venais de traverser, ainsi qu'aux incertitudes de l'avenir.

Je m'étendis donc ce soir-là plus tranquille et plus confiant dans la Providence sur l'humble grabat de paysan que le fils de mon hôte m'avait abandonné dans un coin du chalet; mais avant de m'y endormir une idée plus positive vint se fixer au milieu du vague de mon esprit, et en prenant peu à peu une certaine consistance en s'habitant mon imagination toutes les autres. Ce qui n'était d'abord qu'un simple désir se changea bientôt en un projet qui n'était guère plus réalisable, il est vrai, mais qui donnait un aliment au sens et au bassin de la vie réelle qui renaissait en moi. Je songeai, en un mot, à la possibilité de revoir encore une fois les deux sœurs avant mon départ, et en réfléchissant aux moyens d'accomplir ce dessein, j'y mêlai, comme dans mon enfance, un de ces rêves insensés qui ont leur fondement et leur excuse dans une imagination trop ardente qui s'aveugle elle-même des feux qui devraient l'éclairer. Après avoir adopté et repoussé tour à tour les plans les moins praticables, je m'arrêtai, suivant mon habitude, au plus chimérique de tous; mais j'y attachais dans ma folie un espoir si secret que j'eusse à peine osé me l'avouer à moi-même, et que je le considérais comme ma dernière échappée dans le monde de la fantaisie. Qui m'eût dit que la solution de ma destinée était attachée tout entière à cet atome de pensée né dans un cerveau malade? La Providence a ainsi envers nous de ces actes de bienveillance infinie que le vulgaire appelle des caprices du hasard.

Voici à quel jour m'arrêtai: Pierre Eliaz devait aller le lendemain à Lausanne pour y faire les derniers arrangements de mon départ; sa discrétion et son dévouement étaient à toute épreuve; je résolus de lui confier un billet dans lequel j'instruirais les deux sœurs de ma position et du parti imprévu et précipité qu'elle m'obligeait de prendre. Ce billet ne devait être remis qu'à l'une d'elles et avec toutes les précautions qu'exigeait un message aussi délicat. Dès que le jour qui devait décider de mon sort commença à paraître, j'étracai à la hâte, au crayon, sur les marges d'un feuillet arraché à une vieille Bible, quelques lignes pleines de tendresse, d'enthousiasme, de résignation et de repentir. Ce soir, disais-je en finissant, je vais m'éloigner pour jamais de celui que j'aime. Je ne vous verrai plus; et cependant quand je réfléchis que je vous écris ce mot irrévocable du fond du chalet de Pierre Eliaz, visitez quelquefois par nous dans des temps plus heureux; quand je songe qu'un demi-mille tout au plus nous sépare, et qu'il ne serait pas impossible d'une affection comme la nôtre de franchir cette distance, l'hésite, j'espère encore, je fais un rêve peut-être, mais ce sera le dernier de tous, et celui-là est si doux!... Non, je ne puis le laisser encore ce cruel, ce fatal adieu. C'est sur la limite du chemin de Vevey, à cette place où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, c'est à la face du ciel et devant tous les objets témoins d'un bonheur qui n'est plus, que j'irai ce soir, à la nuit tombante, prononcer cet adieu, arrêtablement douloureux de ma destinée. Aline, Louise, si celui qui rapproche les âmes leur communique quelque chose de son pouvoir surlumain, si les notes s'entendaient assez pour qu'à ce moment suprême... mais je m'égare. Adieu, adieu pour jamais.

Pierre Eliaz ne fit aucune difficulté de se charger de ce message. Je craignais de sa part quelque question embarrassante. Mais il semblait s'être fait une loi de me rendre

service jusqu'au bout, comme un soldat obéit à sa consigne. Il m'assura que le billet serait fidèlement remis à l'une des deux personnes que je lui désignais. Il connaissait M. V. pour avoir eu autrefois quelques relations avec lui, du temps qu'il était vigneron à Vevey chez les parents de sa première femme. J'attendis son retour pendant toute la matinée avec une impatience qui me semblait à la fièvre; ce n'est pas que je ne comptasse sur sa promesse; mais il y a des moments d'agitation où la confiance tourmentée et la sécurité effraye. Il revint sur le midi, et l'assurance qu'il me donna d'avoir rempli de point en point ma commission ne fit qu'ouvrir mon esprit à de nouvelles incertitudes et à de nouvelles craintes. Le reste de cette journée se passa comme un songe dont on ne garde pas conscience. Je ne saurais dire si, dans l'abstraction morale où j'étais plongé, elle me parut rapide comme une minute ou longue comme un siècle. Tout ce que je compris à ce qui s'agitait autour de moi, c'est que mon départ était fixé à huit heures, et que la voiture de Genève devait venir me prendre sur la route. Je me dérobai à l'entrée de la nuit, feignant d'avoir besoin d'un peu de mouvement pour distraire les ennuis de l'attente. Je tournai la colline au revers de laquelle était située la demeure rustique de Pierre Eliaz, et, à peine fus je hors de la vue du chalet, je courus tout d'une haleine jusqu'à l'embranchement du chemin de Vevey. Là, me postant à l'angle du taillis qui formait la limite du petit bois dont j'ai déjà parlé du côté de Lausanne, j'interrogeai avidement des yeux cette dernière direction, n'ayant aucun espoir d'y voir ce que je souhaitais, et cependant dévoré de tous les tourments de l'attente. Jamais je n'ai mieux senti que dans ce moment combien la nuit est impuissante et inhabile à combattre nos sentiments avec des motifs qui leur sont étrangers — Ils ont aussi leur logique secrète qui dément tous les calculs de l'autre. — Jamais, si j'ose le dire, mon cœur n'a été plus fermement persuadé qu'il touchait au comble de ses vœux que pendant cette heure inquiète et solitaire passée à attendre au coin d'un bois, comme un malfaiteur qui se cache, des êtres que la rigueur des événements, les lois de la société, les devoirs et les craintes de leur sexe, enfin l'impossibilité de tout rapport matériel, semblaient devoir séparer irrévocablement de mon existence. Je me disais tout cela: j'eusse repoussé de toutes les forces de mon esprit cette dernière illusion qui ne pouvait servir qu'à me faire sentir plus cruellement le regret d'avoir tout perdu et de ne tenir plus à rien sur la terre; je m'indignais de cette absurde obstination à prendre pour des réalités les fantaisies de mon imagination; et pourtant, — admirable instinct de l'âme jusque dans la déraison! — quelque chose me disait que mon bonheur était proche et qu'elles allaient venir.

Mais les derniers relents du couchant s'éteignirent peu à peu dans le ciel obscur. La nuit s'approchait, et avec elle le moment qui devait finir tous mes rêves. Je tendis une horloge de Lausanne qui sonnait six heures. Ce son familier à mon oreille fit sur moi le même effet que la voix oubliée d'un ancien ami. Je m'attendis involontairement en pensant à la chambre où il m'avait compté pour moi dix jours si tranquilles, et quelquefois tourmenté mon impatience par la lenteur de ses coups mesurés. Cet intérieur modeste recevant du jardin l'air et le soleil, ce second sanctuaire de ma conscience, si souvent témoin de ses luttes et de ses hésitations, se retraça à mon esprit dans toute sa simplicité, mais avec le charme de la commodité et de l'habitude attaché par nous à chaque objet, à chaque meuble, et qui fait en quelque sorte de notre logement une partie de nous-mêmes. Je soupirais en songeant qu'il n'y avait pas jusqu'à ce côté paisible de mon existence qui n'eût été brutalement envahi et troublé par un sort inexorable. Ces réflexions chagrines m'amènerent peu à peu à faire un si triste retour sur ma situation actuelle, que les derniers prestiges de l'imagination finirent par s'évanouir devant l'aspect accablant de la réalité comme s'effaçait à l'horizon les légères vapeurs dont la pourpre ternie prolonge longtemps, après le coucher du soleil, la magnificence du jour. Je vis tout à coup, non plus avec le morne désespoir de la veille ou la confiance enfantine qui lui avait succédé mais avec la triste lucidité du malheur, à quel point de ma destinée les événements m'avaient brusquement transporté, et vers quel but ils m'ouvraient la perspective d'une route aride. Toutes mes affections brisées, toutes mes espérances déçues, ma carrière fermée, mon honneur lésé par le soupçon, ma liberté sérieusement menacée, et jusqu'à la mémoire de mon pauvre oncle — c'était là un des coups les plus sensibles — entachée par mon opprobre aux yeux des gens que le préjugé gouverne, et chargée peut-être par les plus sensés de la responsabilité d'une mauvaise éducation. Ainsi, je n'avais même pu conserver intact ce précieux dépôt d'un nom qui n'était pas le mien. J'avais été entraîné par la passion jusqu'à porter la main à ce trésor de bonne renommée qui ne m'appartenait point; heureux encore si je n'exposais pas d'autres personnes aux disgrâces de l'opinion, et si la bonne et aimable protectrice dont j'avais si peu mégné les justes craintes n'en recevait une de ces atteintes funestes à la réputation des femmes! Envisageant pour la première fois toutes ces conséquences d'une action désespérée et que rien ne justifiait en ce moment au fond de ma conscience, je fus pénétré de douleur, de regret et d'humiliation. Je me jetai à genoux en versant un torrent de larmes. J'offris à Dieu tout ce que j'avais souffert, non pour me plaindre, mais pour balancer s'il se pouvait le poids de sa justice, et recouvrer en moi-même cette confiance dont le besoin se fait si vivement sentir dans l'infortune. Après avoir achevé cette prière, je me levai plein d'une foi nouvelle, moins inquiète, attachée à des objets moins chimériques et mieux définis. Toutefois je ne sais quel reste d'espoir, quelle dernière leur d'évaluation mystérieuse me fit jeter les yeux autour de moi. C'était l'heure où les ombres encore transparentes flottent entre les demi-teintes du crépuscule et le vague de la nuit tombante. Les rives éloignées du lac, les toits de brique de Lausanne s'effaçaient peu à peu devant mes regards. Tous les objets, tous les aspects

que j'avais aimés semblaient suivre à jamais dans la nuit de l'oubli les fugitives images de mon bonheur. Après les avoir embrassés d'un muet et dernier adieu, j'allais me retirer, quand un bruit léger me fit tourner la tête. Une forme blanche, indécise, celle d'une femme, venait de s'arrêter sur la route à quelques pas de moi. Je ne sais si ma première impression fut un accès de terreur ou de joie — mais mon cœur cessa de battre — jusqu'à ce qu'une voix bien connue vint ranimer la vie dans ce foyer étroit de mes espérances.

J. LAPRADE.

(La suite au prochain numéro.)

## Lettres sur l'Écosse.

(Suite. — Voir les Nos 306 et 308.)

MON CHER AMI,

Oban, le...

Je vous envoie cette dernière lettre datée d'Oban, où je vous fais revenir, ayant voulu réserver pour la fin de ma tournée en Écosse notre excursion dans les lacs de Mull, Iona et Staffa comme une des choses les plus intéressantes et les plus curieuses de tout mon voyage.

Je regrette de ne pouvoir ajouter à ces noms ceux de Skye et du Man. — La première de ces deux îles, la plus grande des Hébrides, est célèbre par ses troupeaux noirs à longs poils et ses chiens terriers, si recherchés des amateurs: on m'a beau ouvrir vanté ses montagnes volcaniques, ses belles galeries de basalte, et surtout la caverne du lac Slapan, remplie de cristallisations curieuses; la seconde, longtemps petit royaume indépendant, appartenait à la famille des Standley, comtes de Derby, et plus tard aux ducs d'Athol, fut achetée par le gouvernement anglais pour la somme de 70,000 livres sterling; Walter Scott l'a rendue fameuse par son roman de *Peveril du Pic* — mais la saison trop avancée, surtout dans ces mers du Nord, m'a forcé de renoncer à pousser plus loin mon exploration.

Il y a deux manières de visiter Iona et Staffa: l'une, tout aisée et commode, mais trop rapide, et partant peu intéressante; c'est celle que prennent ordinairement les touristes qui tiennent seulement, pour l'acquisition de leur conscience de voyageur, à inscrire sur leurs tablettes ces deux noms célèbres; on s'embarque un matin, après le thé, sur un bateau à vapeur, qui vous transporte comme un fiacre à la course, vous montre en passant ces deux merveilles, et vous ramène à l'hôtel pour l'heure sacramentelle du dîner.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai choisi la seconde manière, malgré les difficultés et les fatigues dont nous parlait, avec une exagération assez intéressée, je crois, les personnes de l'hôtel, qui sont, ou doivent être, des actionnaires des steamboats d'Oban, et cependant il y avait du vrai dans leur dire, comme vous allez en juger, mon cher ami, par le récit de cette romanesque excursion.

Je crois qu'il serait bon de vous dire préalablement ce que c'est que l'île de Mull, que nous avons à traverser pour nous rendre à Iona.

Parmi les Hébrides, Mull est une des plus grandes. Son sol est volcanique, et couvert de hautes montagnes arides et désolées, avec des gorges profondes, sillonnées de ravins et de torrents; partout l'aspect en est sombre, sauvage et rempli d'une mélancolique poésie; des traces de la plus haute antiquité, des pierres druidiques, des restes de tours et d'obélisques du temps des Danais, s'élevaient çà et là du milieu des bruyères; — ses rivages sont abrupts et dentelés, et sur un de ses caps escarpés, comme un nid d'oiseau de proie, comme un souvenir de sang et de pillage, se dressent les ruines de Duart-Castle.

C'est non loin de ce château, dans une baie profonde et solitaire, que nous quittons le bateau que nous avions pris à Oban; il était comme cinq ou six heures du soir, nous étions vers la mi-septembre et le soleil descendait vite à l'horizon. — La journée avait été très-chaude, le temps lourd et convert, et le ciel, qui s'empourprait au couchant, nous annonçait de orage. Un bergeur que nous rencontrâmes nous dit, tant bien que mal, moitié en mauvais anglais, moitié en gaélique, la seule langue que parlent les montagnards, et tout à fait intelligible pour les Anglais eux-mêmes, que nous avions dix à douze milles à faire pour arriver à l'auberge de *Keen-loch*, et il nous indiqua le mieux qu'il peut notre route.

Et nous voilà partis, espérant bien, en allongeant un peu le pas, pouvoir arriver à notre gîte à une heure convertible. — Hélas! nous n'avons su qu'après, en jurant, mais un peu tard, comme maître corbeau, que les milles de Mull sont en Écosse ce que sont en France les lieues de Bretagne ou de Vendée.

Après une demi-heure de marche sur le bord de la mer, dans un terrain plat et clair-semé de jeunes sapins, le chemin tourne sur la droite et s'enfonce dans une vallée verte et marécageuse, toute bordée d'une végétation luxuriante et des fleurs sauvages les plus belles: les grandes digitales aux clochettes amarantes, les larges scorillonères aux étoilles d'or, les buissons odorants des chèvrefeuilles et les touffes vertes des iris; ce perfide petit sentier, comme bien des choses d'ici-bas, commence par des fleurs, et vous allez voir comment il finit.

La nuit se faisait, et de lourds nuages, d'une couleur sinistre, s'amoncelaient dans les gorges profondes où nous cheminions; bientôt de larges gouttes de pluie nous annoncent le commencement de l'orage.

Certes, qui nous eût rencontrés dans ces lieux, à cette heure, et surtout costumés comme nous l'étions, aurait bien pu trembler sur sa borne, sinon sur sa peau; nous manœuvrions, drapés jusqu'au menton, ne laissant voir sous les larges bords de nos feutres bruns que le bout de notre nez et nos longues moustaches ruisselées; — de véritables bandits d'opéra-comique.

Justement, dans un des endroits les plus sauvages, au fond d'un ravin, nous rencontrons un pauvre Highlander bien embarrassé, car son petit poney ne pouvait venir à bout de tirer une charrette pleine de tourbe du lit pierreux d'un torrent qui traversait le chemin. Nous poussons à la roue, et grâce à ce coup de main, il peut se mettre en route; il fut si effrayé de notre rencontre, et il tremblait tellement, qu'il n'a pas pu nous remercier, et je gagerais qu'à l'heure qu'il est il croit et soutient encore que c'est le diable en personne qui lui a rendu ce service; — avec cela que mon compagnon de voyage porte des ongles assez longs pour passer par des griffes aux yeux d'un naturel de l'île de Mull.

L'obscurité s'accroît à chaque instant, et ce n'est qu'à grand-peine que nous distinguons notre chemin; un coup de tonnerre lointain et sourd est répété par les échos, et à travers les noires dentelures des montagnes, des éclairs, comme des serpents de feu, descendent dans la vallée. — Bientôt une pluie torrentielle nous force à prendre un abri sous l'arche d'un petit pont; là, assis sur des pierres, dans le lit d'un torrent, nous allumons un cizare, et pendant plus d'une demi-heure, nous écoutons gronder le tonnerre, tomber la pluie et babiller le ruisseau qui coulait entre nos jambes.

Au premier éclairci, nous nous remettons en route; le chemin est couvert d'énormes crapauds qui dansent sous nos pas, et traversé à chaque instant par de larges torrents, qui descendent en bouillonnant des flancs des montagnes et nous montent quelquefois jusqu'aux genoux. — De nouveau la pluie recommence et tombe plus fort que jamais. Que faire? que devenir?... Nous enfouïssons nos chapeaux sur les yeux, et tête baissée, *sub jove irato*, nous continuons à grands pas notre route, tantôt heurtant un rocher, tantôt tombant dans un trou.... N'importe, nous allions toujours.... toujours.... Mais nous n'arrivons pas à l'auberge indiquée par le vieux berger. — Nous aurait-il trompé?... Arrivons-nous dépassé le but?... A chaque pas, des incertitudes et des déceptions.... Ici, c'est un feu follet dansant sur un marécage que nous prenons pour une lumière.... là, le cri plaintif d'un oiseau de mer, qui nous semble être la voix d'un enfant.... plus loin, nous sentons l'odeur chaude



Jeunes enfants écossais, dessin de Gavarni.

et pénétrante d'un feu de tourbe, et nous entendons chanter un coq.... Serions-nous arrivés?... Non, ce n'est qu'une méchante hutte de terre, à quelques pas de la route, qui nous regarde passer avec sa petite lucarne borgeoise, et semble nous faire la grimace.... A un mille de là, sur notre gauche, quelque chose comme un grand fantôme se dresse

l'eau chaude, du sucre et de l'eau-de-vie de grain, que les Écossais appellent *whisky*; le gôlt en est très-fin, et, quoi qu'un peu fumé, fort agréable.

Notre attentive hôtesse nous soubaite une bonne nuit, e bientôt après avoir étendu à sécher devant le feu toute notre drôquie, ruisselante d'eau comme une éponge trop pleine



Ruines d'Iona dessin de M. Brunet



L'île de Staffa, dessin de M. Bouquet.

nous nous roulons dans nos couvertures de laine, et quelques minutes encore après, on eût pu nous entendre ronfler comme des soufflets de forge.

Je ne vous dirai pas que le lendemain il était tard quand nous quittâmes notre bonne et mystérieuse hôtesse de Kealoch, vous le devinez bien. Ce bon sommeil avait régaré nos forces; il faisait un temps superbe, et en route le soleil acheva de nous sécher complètement.

Nous avions encore une dizaine de milles à faire pour aller à la pointe de l'île prendre le bateau, sur lequel on traverse le petit bras de mer qui sépare Iona de Mull. Le chemin, assez élevé, côtoie le lac, ou plutôt le golfe, qui s'enfon-

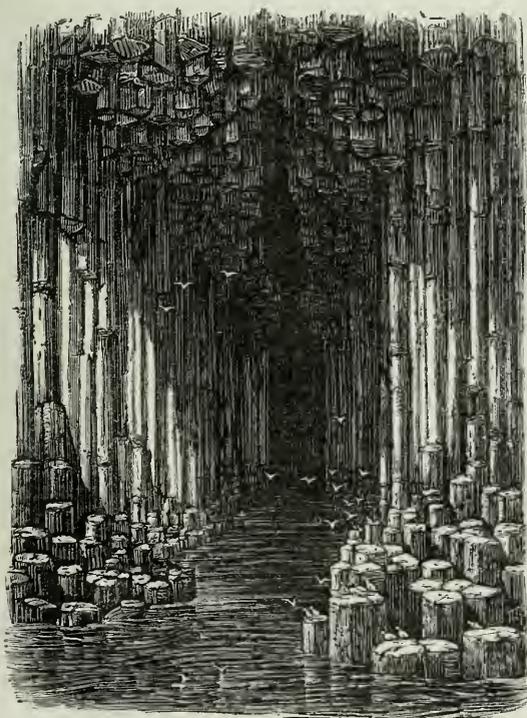
ce bien avant dans les terres; derrière nous les montagnes de Mull, encore endormies sous les rideaux blancs du brouillard, et devant nous, la mer, verte comme une belle émeraude, enchâssée dans l'or de son sable fin et jaune. — Sur la route, çà et là de belles vaches noires qui paissent, des îlets qui séchent au soleil, des torrents qui descendent dans le lac, des cabanes de pêcheurs qui fument, des pêcheurs, devant leurs portes, qui font comme leurs cabanes, et nous qui faisons aussi comme eux... Que vous dirai-je enfin...

Tous ces mille riens, qui font la distraction et le charme d'un voyageur à pied, l'admiration et le bonheur d'un artiste en voyage... Toutes choses, du reste, qu'on ne peut bien

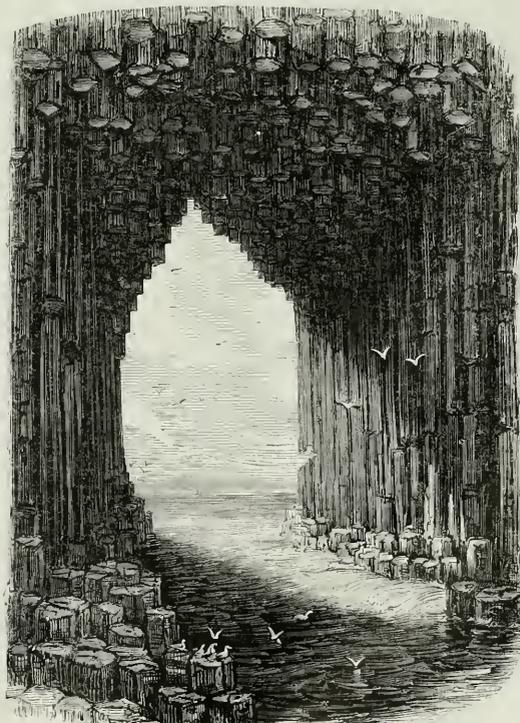
voir, dont on ne peut bien jouir qu'en voyageant ainsi; c'est, comme le dit l'auteur de *Monte-Cristo*, passer après la foule, et ramasser sous l'herbe les perles et les diamants qu'elle a pris, ignorante et insouciance qu'elle est, pour des flocons de neige ou des gouttes de rosée.

Ce fut ainsi que, tout en causant, regardant et admirant, buvant ici une tasse de lait pur, donnant là quelques pences à de beaux enfants blonds, nous arrivâmes à notre bateau de passage.

J'ai l'adresse d'un aubergiste nommé *Macpheat* (prononcez *Macfine*). Je dis au batelier que je connais dans Iona un certain *Macpheat*, chez lequel je désire descendre.



La grotte de Fingal, à l'extérieur, dessin de M. Bouquet.



La grotte de Fingal, à l'intérieur, dessin de M. Bouquet.

— Je vous y mènerai, messieurs, me dit notre homme; puisque vous le connaissez, vous serez les bienvenus. C'est un homme fort respectable que M. Macpheal (prononcez Macfilé).

Sans remarquer la nuance presque imperceptible de ces deux noms, nous nous laissons conduire, à travers un joli petit jardin, dans un cottage élégant, *very nice*, comme ne manqueraient pas de dire un Anglais. — Une femme de chambre, puis M. Macpheal, viennent nous recevoir d'un air un peu surpris, et qui nous paraît aussi un peu surprenant; cependant, du ton délibéré et sans-gêne d'un voyageur qui entre comme chez lui dans un hôtel, je demande deux chambres et à souper le plus tôt possible. — La soubrette sourit, et M. Macpheal, esprit de héros maigre, au long nez emmanché d'un long cou, nous dit très-légalement que sa maison n'est pas une auberge, qu'il est un *gentleman*, nous tirons nos feutres; qu'il est un *clergyman*, nous nous inclinons et nous nous excusons. Le batelier intervient, la méprise sur la ressemblance des noms s'explique tant bien que mal, et ce n'est qu'à grand-peine que nous parvenons à sortir de ce guépier, où nous avons fourrés, tête baissée, notre diable de batelier. — Nous trouvons enfin le vrai Macpheal, honnête et pauvre tisserand, aubergiste à l'occasion, qui se met en quatre pour recevoir dignement la bonne aubaine que le ciel lui envoyait. — Deux méchants lits, bout à bout, dans une petite chambre au rez-de-chaussée, donnant sur la mer, reçoivent les deux nobles étrangers, qui s'endorment bientôt en riant de leur comique aventure.

Toute la journée du lendemain fut employée à visiter l'île, sous la conduite de notre bon et complaisant aubergiste.

Iona ou *Ioholkin* ou *Ithona*, d'après les différents noms celtiques, dans ou scandinaves, qui signifient l'île de Saint-Colomban, l'île des vagues, n'a que 8 à 9 milles de tour, et est située à 9 milles sud-est de Staffa.

Ce fut là, sur ce rocher battu des vagues et perdu dans les bruyantes de la mer du Nord, que, voilà douze cents ans, aborda par miracle, et comme poussé par la main de Dieu, le premier apôtre du christianisme dans la Calédonie, saint Colomban. Ce fut d'ici que partirent les premiers rayons de la religion nouvelle qui éclairèrent peu à peu toute la Grande-Bretagne.

Iona, cette brillante étoile polaire de la civilisation, ce phare isolé qui brilla le premier au milieu des ténèbres de la barbarie, Iona, par ses nobles et antiques ruines, par ses souvenirs historiques et religieux qui se perdent dans la nuit des âges, est un des lieux les plus curieux et les plus intéressants, je ne dirai pas de l'Ecosse, mais peut-être du monde entier.

Issu d'une famille royale d'Irlande, saint Colomban, vers le sixième siècle, fonda, sur les débris du druidisme et du culte sanguinaire d'Odin, un couvent ou séminaire de *culdées*, congrégation de religieux, livrés à l'éducation, qui se répandirent plus tard dans toute la Grande-Bretagne.

En 807, les Danois, dans une de leurs terribles descentes, ravagèrent le couvent d'Iona et égorgèrent tous les moines. — Le couvent fut reconstruit et sans doute détruit de nouveau, car dans les ruines que l'on voit aujourd'hui on ne retrouve aucune trace d'une époque aussi reculée. — L'architecture de la cathédrale de Sainte-Marie ne peut remonter au-delà du treizième siècle. — Celle de la chapelle de Saint-Oran, avec sa tour de porte saxonne, ornée d'une moulure grossière et dentelée qui court horizontalement autour des murailles latérales, est d'une date antérieure. — Cette chapelle a la forme d'une croix, surmontée, au milieu, d'une tour carrée d'un style normand; elle renferme plusieurs tombeaux de diverses époques, ornés d'inscriptions en langue celtique, de glaives, de navires qui ont la forme recourbée des galères romaines, d'armoiries et de bas-reliefs, le tout grossièrement sculpté. — Des rocs pictés, danois et saxons sont enterrés dans ce sol sacré, qui est aussi le lieu de sépulture de plusieurs familles illustres des Highlands. — Non loin de là s'élève une croix de granit rouge, élégant monolithe de 11 pieds de hauteur, couvert d'ornements sculptés, qui semble jésu debout pour accuser de vandalisme les fanatiques restés du synode d'Argyle, qui, en 1560, firent abattre et jeter à la mer plus de trois cents de ces rocs, monuments consacrés par l'histoire et la religion de leurs ancêtres, et qui avaient épargnés les temps et les Barbares du Nord.

Je ne peux mieux terminer mon récit sur Iona qu'en vous donnant la traduction de quelques vers du docteur Smith Campbellon sur une vieille légende celtique qui fait d'Iona une nouvelle arche lors du second déluge qui donna jour à notre monde.

« Sept années avant le jour terrible, où le temps aura cessé d'être, un déluge submergera les rivages de la terre; l'hyvernal, un déluge disparaîtra aussi l'île au manteau vert l'Irlande). Tandis que l'île du bon et grand saint Colomban fera flotter au-dessus des coqs ses ruines et ses tours. »

Le surlendemain, au moment où le bateau à vapeur d'Oban vomissait sur la place une foule de *touristes* dont s'emparait avidement, comme d'une proie, les naturels d'Oban, pour les conduire aux ruines ou pour leur vendre de petites agates et des serpentes qui l'on trouve abondamment dans cette île, nous partions pour Staffa dans un bateau que nous avions loué la veille à des pêcheurs. Nous mettons à la voile... Le temps est beau, mais la mer un peu houleuse. Bientôt nous sommes au large... Je ne sais rien au monde, ami, qui m'impressionne autant, qui me rende à la fois plus petit et plus puissant, plus poète et plus religieux que le spectacle de la pleine mer ou l'aspect des hautes montagnes. C'est que, comme le dit je ne sais où et je ne sais trop qui, pour nous autres, habitants des villes, la voix d'un monde couvert de Dieu; c'est qu'il nous fait, pour retrouver un peu de poésie, aller la chercher au milieu des vagues, ces montagnes de l'Océan, où au milieu des montagnes, ces vagues de la terre; nous sentons alors que l'âme

a besoin, comme l'aigle, pour déployer ses ailes, de la solitude et de l'immensité.

Staffa... est à quelques milles devant nous, et déjà, à mesure que nous en approchons, nous pouvons distinguer ses hautes et perpendiculaires laisées de colonnes basaltiques et l'entrée de ses grottes vénéreles.

Vous n'êtes pas sans avoir vu quelque gravure ou dessin de la fameuse grotte de Fingal; je n'essayerai pas de vous dépendre notre surprise, notre émotion à la vue de cette merveilleuse cathédrale gothique qui s'élève du sein des vagues au milieu d'une mer sans bornes. C'est le portail de Notre-Dame de Paris avec ses colonnettes fines et régulières, avec son ogive élancée, ses pendentifs sculptés, et sa couleur riche et sombre... C'est le bruit religieux des orgues produit par les longues boules qui s'engouffrent dans la caverne et battent les parois de cette *grotte harmonieuse*, comme l'appellent les Ecossois; de cette nef immense qui a 230 pieds de profondeur et plus de 90 d'élévation... et pour compléter la ressemblance, de chaque côté une rangée de colonnes beisées inégalement, forme comme les stalles naturelles de cette majestueuse basilique....

Nous débarquons dans la partie Est de l'île, et en passant à travers les piliers brisés qui s'entassent au pied des colonnes basaltiques, nous pénétrons, non sans peine, dans l'intérieur de la cave de Fingal... Tantôt, les vagues, marbrées d'écume blanche, montaient jusqu'à nous, et tantôt, en se retirant, ouvraient sous nos pieds des abîmes en nous laissant suspendus au bout d'un pier. J'ai fait un croquis de l'intérieur de la grotte, perché ainsi, comme un corollan, mon carton sur mes genoux et les jambes pendantes sur le souffre; il se sent de l'émotion fiévreuse que le produit produit par mon atelier aérien.

Pour compléter la description de la grotte de Fingal, je crois qu'il est intéressant de vous en donner ici les dimensions exactes :

Hauteur de la voûte à demi-marée. . . . .	66	pieds
Hauteur des colonnes du côté de l'ouest. . . . .	36	
Hauteur des colonnes du côté de l'est. . . . .	20	
Largeur de la grotte à son entrée. . . . .	42	
Largeur de la grotte vers son extrémité. . . . .	22	
Profondeur de la grotte. . . . .	230	

Les colonnes des parois latérales sont presque partout perpendiculaires; leur diamètre est de deux à trois pieds, et leur forme généralement pentagone et hexagone; quelques-unes cependant ont sept et huit côtés; la voûte est formée de groupes de colonnes brisées qui se dessinent comme des pendentifs, et ornée de stalactites calcaires; la mer, qui jamais ne se retire, même à marée basse, de la cave, en forme comme le parquet, et est si transparente, que l'on peut voir, à une grande profondeur, les extrémités des piliers, comme de larges torquises taillées, dessinant la mosaïque la plus belle et la plus symétrique du monde.

Les autres grottes les plus curieuses de Staffa sont *Clam-Shell cave*, *Broat cave* et *Morrian cave*.

La première, *Clam-Shell cave*, est d'une forme étrange; d'un côté, ses longues colonnettes courbées la font ressembler aux lanes immenses, à la carcasse géante d'un vaisseau pétrifié; de l'autre, les bouts des piliers, symétriquement arrangés, lui donnent l'aspect d'une grande fûche aux arêtes régulières, ou mieux, aux piles de bois d'un chantier vues de face.

La seconde, *Broat cave*, la grotte du bateau, est une caverne basse et très-profonde, accessible seulement par mer. Et la troisième, la Cave des Cormorans, serait curieuse et intéressante si on la voyait avant celle de Fingal.

Croiriez-vous, ami, que Staffa, que vous connaissez maintenant, Staffa, que je n'hésite pas à compter au nombre des sept merveilles du monde, soit restée inconnue presque jusqu'à nos jours?... Joseph Banks, le compagnon du célèbre capitaine Cook, en parle le premier en 1772; et ce n'est qu'en 1821, je crois, que M. Pankouck en apporta en France les premiers dessins et la première description.

Le soleil allait se coucher, et nos pêcheurs doivent profiter de la marée montante pour nous conduire à *Ulra*, le point, dans l'ouest de Mull, le plus voisin de Staffa. Nous nous arrachons à regret de cette île enchantée, et bien souvent nous retournons la tête pour voir encore s'élever de la mer ce beau temple de la nature, bâti par les mains du grand architecte, ce soleil et solitaire palais de l'Océan, habité par les goélands et par les aigles!...

Comme il arrive souvent dans ces parages, le vent était tombé au coucher du soleil, et la mer, plus calme, berçait sur son dos immense notre petit bateau. Nous passons assez près d'un grand cailloutis endormi dont le dos noir, s'élevant au-dessus des eaux, semblait être la quille d'un vaisseau chaviré.

A mesure que nous approchons de terre, la mer s'aplanissait, et sa surface immobile n'était plissée que par le sillage phosphorescent de notre barque; tout était silence et immensité autour de nous, et la grande ligne sombre de l'Océan, coupée par la silhouette vaporeuse de Staffa, se dessinait sur un ciel pâle et mélancolique.

Il était tard quand nous primes terre à *Ulra*. Nous passons la nuit dans un méchant cabaret qui ressemblait plutôt à un coupe-gorge qu'à une auberge, surtout le lendemain, quand le jour vint nous montrer toute sa misère.

Nous nous mettons en route de bonne heure pour nous rendre à *Salen*, petit village à 16 ou 18 milles de là.

Un brouillard blanc et humide enveloppe et estompe les bords escarpés du lac *Nine-Kuil*, dont les eaux immobiles, comme une glace dépolie, se plissent sous l'aile des mouettes et des courlis qui pêchent à sa surface.

C'était un dimanche matin; à aussi rencontrons-nous sur la route des paysans endimanchés, de fraîches jeunes filles, les bras nus, les jambes nues, de beaux enfants aux yeux

bleus, aux cheveux d'or, qui se rendent à l'église. — Je me rappelle un groupe charmant de deux petits enfants, assis sur le bord de la route, dont les têtes roses et blanches étaient encadrées par le contour de leur *plaid* (manteau écossais), sous lequel ils s'étaient mis à l'abri. — C'étaient Paul et Virginie de Bernardin-de-Saint-Pierre, ou bien les Petits Mendicants de Girouze.

Je ne vous dirai pas toutes les tribulations nouvelles et les fatigues de cette seconde course dans Mull; comme quoi, après nous être égarés, nous avons été forcés, au milieu d'une nuit noire, d'aller demander un guide dans une cabane de paysans...; comment nous sommes arrivés à *Crespoint*, comment nous en sommes partis le lendemain pour revenir à Oban, en traversant à pied l'île de *Arzerra*, sous la conduite d'un vieux *postman*, le facteur rural de *Tabernuray* à Oban, type curieux de ces mailles-poste à deux pattes, qui, depuis quarante ans, fait invariablement ce service deux fois par semaine, et qui, après calé fait, aurait pu tourner quatre fois autour de la terre.

Je veux réserver cette dernière feuille de ma lettre pour vous dire, mon ami, combien j'aurais heureux si, par cet abrégé rapide, ce coup d'œil jeté en passant sur un aussi beau et aussi intéressant pays que l'Ecosse, sur lequel on a écrit et on écrira encore des centaines de volumes, je vous avais donné l'envie de venir vous assurer si mes descriptions et mes croquis sont exacts. Rien n'est si facile et rien n'est plus agréable qu'un pareil voyage, que l'on peut faire, sans se fatiguer, dans moins qu'un mois. La meilleure comme la plus belle saison pour parcourir l'Ecosse est le commencement de l'automne, entre août et octobre.

Au revoir, ami, car j'espère bien, l'an prochain, si le petit bonhomme vil encore, vous faire voyager dans la verte Irlande. En attendant, adieu!...

MICHEL BOUQUET.

Il a paru, l'année dernière, sous le titre : *Une journée d'artiste dans le nord de l'Ecosse*, un bel ouvrage de 25 planches lithographiques à deux teintes, sur grand papier impérial, par MM. Michel Bouquet et Gavarni. — Un second ouvrage de 38 planches, par les mêmes artistes, doit compléter bientôt cette œuvre si intéressante et qui a eu un si grand succès en France et en Angleterre.

S'adresser, pour le premier ouvrage et pour la souscription du second, à MM. Vibors et Goupil, boulevard Montmartre, à Paris, et à M. Delizy, 13, Regent's street, à Londres.

Bulletin académique.

Recherches sur la domestication des poissons et sur l'organisation des piscines, par M. Coste. — La pisciculture, qui avait acquis chez les anciens un si haut degré de perfection, est tombée aujourd'hui dans un tel état de décadence que c'est à peine si elle compte parmi les branches les moins importantes de l'industrie moderne; et cependant jamais les conditions sociales n'ont mis plus impérieusement en demeure d'élever la production au niveau des besoins que l'accroissement continu de la population développe. Il est donc à désirer que, pour contribuer à résoudre cet important problème, les sciences naturelles mettent à profit les observations et les expériences, et entraînant profondément dans la pratique, trouvent les moyens d'organiser de nouvelles piscines, et de créer ainsi une source de richesses où l'on ira puiser comme dans les greniers d'abondance tenus en réserve par la prévoyance de l'État. Il n'y a pas, on peut l'affirmer, une seule branche d'industrie ou de culture qui, avec moins de chances de pertes, offre de plus faciles bénéfices à réaliser. Que faut-il, en effet, pour que les cours d'eau, les étangs, les mares elles-mêmes, au lieu d'être des bassins inutiles, se transforment en piscines aussi productives que les champs où croissent les plus riches moissons? Il faut que, sans qu'il en coûte rien pour se les procurer, on puisse y introduire autant de poissons nouvellement éclos que pourront en nourrir les réservoirs qu'il s'agit de peupler. Tel est le problème que les efforts des naturalistes et des industriels sont appelés à résoudre.

Parmi les espèces qui ont particulièrement fixé l'attention de M. Coste, les anguilles sont de celles que ce savant a pu expérimenter de la manière la plus décisive. Il a été conduit à en faire le sujet de ses recherches par plusieurs motifs : d'abord, parce que leur mode de reproduction est presque complètement inconnu; ensuite parce que leur chair est non-seulement agréable au goût, mais qu'elle constitue un aliment favorable à la santé, comme le prouve l'exemple des populations qui entourent le lac Comarcino en Italie. Ces populations n'ont presque pas d'autre nourriture que les anguilles, et cependant les individus soumis à ce régime sont très-robustes, et possèdent leur carrière tout aussi loin que ceux qui habitent un pays voisin, où l'on ne consomme que de la viande. Il y a plus; lorsque parmi ces derniers il se trouve des jeunes gens d'une constitution délicate, on les envoie se rétablir dans ces marécages, en partageant le régime et les travaux des pêcheurs.

Tous les ans, vers le mois de mars ou d'avril, il se manifeste, à l'embouchure de tous les fleuves et de toutes les rivières, à l'entrée de la nuit, le plus étrange et le plus curieux phénomène. Des myriades d'animaux: filiformes, diaphanes, de 6 à 7 centimètres de long, s'élèvent par masses compactes à la surface des eaux dont ils remontent le cours, quand ils échappent aux causes de destruction qu'ils rencontrent sur leur passage. Dans certaines contrées, les populations riveraines, attirées par le spectacle de ces apparitions nocturnes et par l'espoir d'une récolte abondante, accourent, armées de longues perches, au bout desquelles sont emmanchés des tams, pour se livrer au plaisir d'une pêche aux flambeaux. On pince ces tams dans l'eau et, après les avoir promené quelques instants au-dessous de la

surface pour recueillir tout ce qui surnage, on les retire chargés d'une sorte de matière glaiseuse, qu'on verse dans des barriques ou on l'entasse. Cette matière, quand on l'examine de près, est formée d'animaux semblables à des fils, qui ne sont autre chose que des anguilles nouvellement écloses, qui quittent le lieu de leur naissance pour aller se disperser dans les raux, les étangs, les ruisseaux qui communiquent avec la rivière ou le fleuve dont elles remontent le cours. C'est à ces migrations que l'on donne le nom de *montée*; cette masse d'animaux est assez abondante pour qu'on puisse en peupler toutes les eaux de la terre, car c'est par tonneaux qu'on la recueille. Elle pourrait, par conséquent, devenir une source inépuisable d'alimentation, si, transportée dans des bassins préparés pour la recevoir, elle s'y trouvait dans des conditions convenables pour le développement rapide des individus qui la composent.

Tout est, en deux mots, le point de départ des recherches si intéressantes de M. Coste. Préoccupé de cette pensée, il a fait prendre une certaine quantité de *montée* à l'embouchure de l'Orne, aux environs de Caen, et il a fait transporter au Collège de France, où elle est arrivée vivante, et a été déposée dans des cuves en bois. Les jeunes anguilles dont elle était formée avaient alors 6 à 7 cent. de longueur et 4 cent. de circonférence; après sept mois de séjour dans les cuves, elles avaient 12 cent. de long et 2 cent. de circonférence; à dix-huit mois, elles avaient 22 cent. sur 4; à 28 mois, 33 cent. sur 7.

Ainsi donc, quoique sequestrées dans des bassins très-peu spacieux et mal nourries, les anguilles n'en ont pas moins grandi au point de gagner, en moyenne, tous les neuf mois, 8 à 10 cent. de long, et 2 cent. et demi de tour; en sorte que vers la cinquième ou la sixième année, elles doivent avoir près d'un mètre de longueur, et 16 à 18 cent. de circonférence, c'est-à-dire un poids d'un kilo à un kilo et demi, ce qui leur donnerait une valeur de six à huit francs.

Il suit de ces données que, de tous les poissons, les anguilles sont ceux dont l'exploitation doit produire les bénéfices les plus considérables, car ce sont également ceux qui l'on peut élever en plus grand nombre, dans le moindre espace et dans la moindre quantité d'eau possible. Dans une communication encore plus récente, M. Coste a présenté à l'Académie un bocal où fourmillait, au milieu de la mousse et de quelques plantes aquatiques, une grande quantité de ces anguilles filiformes, et il a développé les moyens qu'il croit les plus simples à l'aménagement des bassins dans lesquels pourrait s'exploiter cette nouvelle et intéressante industrie.

*Vitesse de propagation de l'électricité.* — On a cru longtemps que la propagation du fluide électrique était instantanée. En 1831, M. Wheatstone, à l'aide d'une méthode ingénieuse, montra qu'elle était assujettie à une vitesse susceptible d'être calculée. Il évalua cette vitesse à 460,000 kil. par seconde, c'est-à-dire qu'elle serait une fois et demi plus grande que celle de la lumière. L'année dernière, M. Walker, en Amérique, fit sur ce sujet de nouvelles recherches. Des expériences furent tentées à l'aide des lignes télégraphiques établies entre Philadelphie, Washington, New-York et Cambridge, et l'on s'aperçut que la durée de transmission des signaux indiquait une vitesse de propagation beaucoup plus faible que celle déterminée par M. Wheatstone. M. Walker trouva en effet qu'elle était égale à 30,000 kilom. seulement, c'est-à-dire quinze fois plus faible que suivant la première évaluation.

MM. Fizeau et Gouelle, ayant remarqué qu'il pouvait exister une cause d'erreur dans le mécanisme employé pour agir sur le papier destiné à reproduire les dépêches, viennent de reprendre ces recherches, mais en employant une autre méthode. Le principe sur lequel repose leur procédé consiste à interrompre un courant à des intervalles de temps très-rapprochés, et simultanément dans deux points très-éloignés d'un conducteur, et à observer sur un galvanomètre les déviations produites, lesquelles varient avec le nombre des interruptions. Leurs expériences ont été faites sur les fils des télégraphes électriques de Paris à Rouen et de Paris à Amiens. Les deux fils de ces lignes pouvaient être réunis à Rouen et à Amiens, et présentaient ainsi des conducteurs d'une longueur énorme, dont les extrémités aboutissaient à une même salle du ministère de l'intérieur. Pour la ligne d'Amiens, on avait ainsi une longueur de 314 kil., et pour celle de Rouen 288. La première est construite en fil de fer, la seconde, pour un tiers environ, en fil de fer, et, pour les deux autres tiers, en fil de cuivre; circonstance heureuse qui a permis aux auteurs de reconnaître que la vitesse n'est pas la même dans des conducteurs différents. Ces belles expériences les ont conduits, entre autres résultats, à ces conclusions : que, dans un fil de fer dont le diamètre est de 3,5 millim., l'électricité se propage avec une vitesse de 400,000 kilom. par seconde; que, dans un fil de cuivre de 2,5 millim., cette vitesse est de 480,000 kilom.; enfin, que les deux électricités se propagent avec la même vitesse.

Nous aurons bientôt à parler des recherches de M. Fizeau, dans le but de déterminer la vitesse de propagation de la lumière; recherches que M. Arago, dans l'une des dernières séances de l'Académie, a hautement qualifiées d'admirables. Nous dirons du moins à l'avance qu'à leur occasion, la commission académique a demandé l'autorisation de faire construire un appareil au moyen duquel on rendra évidente l'extrême précision des mesures que l'on peut obtenir de cette ingénieuse méthode.

*Nouveau système de télégraphie électrique*, de M. Werner Siemens. — Parmi les causes de perturbations qui agissent sur les circuits établis à l'aide de fils aériens, on remarque surtout celles qui sont produites par des courants étrangers dus aux variations de l'électricité atmosphérique, et celles qui résultent des lésions du circuit par accident ou par négligence. Ces inconvénients ont fait naître de bonne heure l'idée de s'en garantir en plaçant les fils sous terre; mais les efforts tentés dans cette direction sont restés longtemps in-

fructueux. Cependant, en 1848, le gouvernement prussien, sur la proposition de M. W. Siemens, adopta un système de fils souterrains enduits de gutta-percha. Aujourd'hui, sept grandes lignes souterraines, d'une longueur de plus de 2,500 kilom., exécutées sous la surveillance de ce savant officier, réussissent Berlin aux points les plus distants du nord de l'Allemagne. Ce système est, à la vérité, un peu plus coûteux que celui des fils aériens; mais, en dernière analyse, l'avantage se trouve du côté des fils souterrains, attendu que ceux-ci jouissent d'une durée presque indéfinie, tandis que les fils aériens doivent être souvent renouvelés, non-seulement parce que les poteaux se détériorent, mais aussi parce que la cohésion des fils s'altère, ce qui les rend très-cassants. Le service des premiers, d'ailleurs, est beaucoup plus sûr, en ce qu'ils sont à l'abri de toutes les chances d'accidents, et de l'influence de toutes les variations qui peuvent survenir dans l'électricité atmosphérique.

Quant aux appareils destinés à transmettre et à recevoir les signaux, M. W. Siemens préfère les télégraphes rotatoires ou à cadran aux télégraphes à aiguilles. Celui qu'il emploie est une véritable machine électro-magnétique douée d'un mouvement propre. Une pièce de fer doux sert d'armature aux deux pôles d'un aimant temporaire, dont toutefois un ressort tend constamment à la tenir éloignée. Des qu'on ferme le circuit, l'armature est attirée; mais dans son mouvement elle rouvre aussitôt le circuit, et le ressort reprend le dessus. Or, dans le mouvement imprimé à l'armature par le ressort, le circuit venant à être fermé de nouveau, le même jeu se renouvelle indéfiniment, et il en résulte des oscillations de l'armature plus ou moins rapides, qui servent à faire mouvoir une aiguille sur un cadran horizontal, sur lequel sont inscrites les lettres de l'alphabet. Pour faire arrêter l'aiguille sur une lettre donnée, il suffit de presser la touche correspondante d'un clavier disposé autour du cadran. Par un mécanisme particulier, l'aiguille arrivée à cette lettre, le circuit ne peut plus se fermer par le jeu du ressort, et le moteur est arrêté. L'appareil, du reste, n'exige, pour sa manœuvre, aucune dextérité particulière, et il suffit d'un seul fil et d'un seul stationnaire à chaque station pour le service du télégraphe. Quant au nombre des signaux transmis, le télégraphe fournit soixante caractères par minute.

*Une anecdote relative à M. Laplace.* — Qu'on nous permette de terminer ce rapide exposé des diverses communications qu'il recue l'Académie des sciences par une anecdote que M. Biot est venu tout récemment raconter à l'Académie française, dans une de ses séances particulières. On ne lira pas sans émotion ce récit d'un intérêt si touchant, que nous abrégons à regret, mais que sans cela nous eussions eu le regret plus grand encore de ne pouvoir faire entrer dans le cadre de ce Bulletin.

« Quand un homme d'ordre s'approprie à partir pour un grand voyage, il met ses affaires en règle, et prend soin d'acquitter toutes les dettes qu'il peut avoir contractées. Voilà pourquoi je vais vous raconter comment, il y a quelque cinquante ans, un de nos savants les plus illustres accueillit et encouragea un jeune débutant, qui était venu lui montrer ses premiers essais.

« Je savais que M. Laplace travaillait à réunir un magnifique ensemble de découvertes, dans l'ouvrage qu'il a très-justement appelé la *Mécanique céleste*. Le premier volume était sous presse; les autres suivraient à de bien longs intervalles au gré de mes desirs. Une démarche qui pouvait paraître fort risquée m'ouvrit un accès privilégié dans ce sanctuaire du génie. J'osai écrire directement à l'illustre auteur pour le supplier de permettre que son livre m'en voyât les feuilles de son livre à mesure qu'elles s'imprimaient. M. Laplace me répondit avec autant de cérémonie que si j'eusse été un savant véritable. Toutefois, en fin de compte, il écarta ma demande, ne voulant pas, disait-il, que son ouvrage fût présenté au public avant d'être terminé, afin qu'on le jugât dans son ensemble. Ce déclinatoire poli était sans doute très-obligant dans ses formes, mais, au fond, il accommodait mal mon affaire. Je ne voulais pas accepter sans appel. Je récrivis immédiatement à M. Laplace pour lui représenter qu'il me faisait plus d'honneur que je n'en méritais et que je n'en désirais. Je ne suis pas, lui dis-je, du public qui juge, mais du public qui étudie. J'ajoutais que, voulant suivre et refaire tous les calculs en entier, pour mon instruction, je pourrais, s'il se rendait à ma prière, découvrir et signaler les fautes d'impression qui s'y seraient glissées. Ma respectueuse insistance d'arma sa réserve. Il m'envoya toutes les feuilles déjà imprimées, en y joignant une lettre charmante, cette fois nullement cérémonieuse, mais remplie des plus vifs et des plus précieux encouragements. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle ardeur je devrai ce trésor. Depuis, chaque fois que j'allais à Paris j'apportais mon travail de révision typographique, et je le présentais personnellement à M. Laplace. Il accueillait toujours avec bonté l'examen, le discutait, et cela me donnait l'occasion de lui soumettre les difficultés qui arrêtaient trop souvent ma faibleesse.

« Peu de temps après qu'il m'eut été permis de l'approcher, j'eus la bonne fortune de faire un pas qui me sembla nouveau et imprévu dans une partie des mathématiques où l'on était à peine entré jusqu'alors... La réalisation de cette idée surpassa mes espérances : toutes les questions de ce genre qui avaient été traitées indirectement par Euler et par tant d'autres géomètres y étaient exprimées en symboles généraux, se résolvaient sans difficulté et comme par enchantement. Lorsque j'eus trouvé cette clef qui les ouvrait, j'apportai mon travail à Paris et j'en parlai à M. Laplace. Il m'écouta avec une attention qui me sembla mêlée de quelque surprise. Il me questionna sur la nature de mon procédé, sur les détails de mes solutions. Quand il m'eut examiné sur tous ces points : « Cela me paraît fort bien, dit-il, venez demain matin m'apporter votre mémoire; je serai bien aise de le voir. » On comprend que je fus exact au rendez-vous. Il parcourut fort attentivement tout mon manuscrit, l'exposa

de la méthode, les applications, les considérations ultérieures que j'y avais annexées; puis il me dit : « Voilà un très-bon travail; vous avez pris la véritable voie qu'il faut suivre pour résoudre directement ce genre de questions. Mais les » apprêts que vous présentez à la fin sont trop éloignés. » N'allez pas au delà des résultats que vous avez obtenus; vous rencontrerez probablement des difficultés plus sérieuses que vous ne paraissez le croire, et l'état actuel de l'analyse pourrait bien ne pas vous fournir les moyens de les surmonter. » Après m'être défendu quelque temps, car jamais il ne lui est arrivé d'interdire aux jeunes gens qui l'approchaient la liberté d'une respectueuse controverse, je cédi à ses conseils et je rayai toute cette fin hasardeuse. « Comme cela, me dit-il, le reste sera fort bien. Présentez » demain votre mémoire à la classe (on appelait alors ainsi » l'Académie), et après la séance, vous reviendrez dîner avec moi. Maintenez, allons déjeuner... »

« Le lendemain du jour où je lui avais présenté mon mémoire, je me rendis de bonne heure à l'Académie, où, avec la permission du président, je me mis à tracer sur le grand tableau noir les figures et les formules que je voulais exposer. Monge, arrivé un des premiers, m'aperçut, s'approcha de moi et me parla de mon travail. Je compris que M. Laplace l'avait prévenu. A l'école Polytechnique, j'avais été un des élèves auxquels il témoignait le plus d'affection, et je savais combien les succès que j'espérais lui causeraient de plaisir. On est heureux d'avoir de pareils maîtres! Quand la parole me fut accordée, tous les géomètres, c'étaient alors l'usage, vinrent s'asseoir autour du tableau. Le général Bonaparte, récemment revenu d'Égypte, assistait ce jour-là à la séance, comme membre de la section de mécanique. Il vint avec les autres; soit de lui-même, à titre de mathématicien dont il se faisait fort, ou parce que Monge l'amena pour lui faire les honneurs d'un travail issu de sa chère école Polytechnique, à qui le général répondit : « Je reconnais » bien cela aux figures. » Je pensai qu'il était bien habile de les reconnaître, puisque, hormis M. Laplace, personne ne les avait vues. Mais, préoccupé comme je l'étais de toute autre chose que de sa gloire militaire et de son importance politique, sa présence ne me troubla pas le moins du monde. J'aurais eu bien plus peur de M. Lagrange, si l'approbation antérieure de M. Laplace ne m'avait donné toute sécurité. J'exposai donc très-librement, et je crois aussi très-clairement la nature, le but, les résultats de mes recherches. Tout le monde me félicita sur leur originalité. On me donna pour commissaires les citoyens Laplace, Bonaparte et Lacroix. La séance finie, j'accablai M. Laplace rue Christine, et il demeurait alors. Dans le chemin, il me témoigna son contentement de la netteté avec laquelle j'avais présenté mes démonstrations, et aussi de ce que, suivant son conseil, je ne me fusse pas hasardé au delà. Nous arrivons. Après ce que j'eus said madame Laplace : « Venez, me dit-il, un moment dans mon cabinet; j'ai quelque chose à vous faire » voir. » Je le suivis. Nous étant assis, et moi prêt à l'écouter, il sort une clef de sa poche, ouvre une petite armoire placée à droite de sa cheminée, je la vois enlever..., puis il en tire un cahier de papier jauni par les années, où il me montra tous mes problèmes, les problèmes d'Euler, traités et résolus par cette méthode dont je croyais m'être le premier avisé.

« Il l'avait trouvé aussi depuis longtemps; mais si s'étaient arrivés devant ce même obstacle qu'il m'avait signalé. Espérant le surmonter plus tard, il n'avait rien dit de tout cela à personne, pas même à moi, quand j'étais venu lui apporter son propre travail comme une nouveauté. Je ne puis croire ce que j'éprouvai alors. C'était un mélange de joie à voir que je m'étais rencontré avec lui, peut-être aussi de quelque regret à ne savoir prévenu; mais surtout d'une profonde et infinie reconnaissance pour un trait si noble et si touchant. Cette découverte, la première que j'eusse faite, était tout pour moi. Elle était sans doute peu pour lui, qui en avait fait tant d'autres, et de si considérables, dans toutes les parties des mathématiques abstraites, comme dans leurs plus sublimes applications. Mais l'abnégation scientifique est difficile et rare, même en de petites choses. Et puis cette délicatesse à ne vouloir découvrir ce mystère qu'après les succès, le succès public, auquel il m'avait conduit comme par la main, ne se servant de ce qu'il avait vu que pour me détourner des écueils où mon inexpérience allait m'engager! M'eût-il montré ce papier avant la séance, il ne m'eût pas possible de présenter mon travail, sachant que le sien existait auparavant. La distance de lui à moi ne m'aurait permis que le silence. Et s'il avait exigé que je profusse du secret qui l'avait gardé, quel embarras n'aurais-je pas dû éprouver quand j'aurais lu ce mémoire, ayant la conscience que je n'étais que l'écho d'un autre esprit! Mais sa réserve me laissait toute la force que son approbation m'avait donnée. Par suite très-présomptueux, si je me persuadais que tous ces raffinement de bonté n'auraient pas pu lui être suggérés par un intérêt seulement abstrait et scientifique, mais qu'ils ont dû lui être inspirés aussi par un sentiment personnel d'affection? Au reste, en récompense de sa noble conduite, je me figure qu'il devait éprouver un vil plaisir, une jouissance bien pure à m'entendre, grâce à lui, débiter en pleine assurance, à la satisfaction de mon savant auditoire, ces nouveaux calculs dont je me croyais l'inventeur, et qu'il aurait pu m'enlever d'un seul mot. Aurait-il été aussi généreux pour un rival? aurait-il même été alors toujours juste? C'est ce que je n'ai nullement ici à examiner. Il fut tout cela pour moi et pour bien d'autres, qui commençaient aussi leur carrière. Ce n'a rien de plus à dire ni à voir....

« Voilà, messieurs, le trait que j'ai voulu vous raconter. M. Laplace a été votre collègue dans cette académie. Vous connaissez son grand génie dans les sciences; vous avez apprécié l'élevation de son talent comme écrivain. Je viens de vous le montrer sous un aspect nouveau, avec des qualités peut-être plus rares.

L'Olympe au coin de la rue, par Damourette et Th. Gersan. (Suite.— Voir le N° 372.)



Mars est toujours vainqueur, quand on voit dans la fable  
Les exploits de ce drôle amable,  
O Mars, ne t'étonne pas  
De le voir aspirer à porter ton cabas.



Caron, triste nocher de l'Achéron à sec,  
Employé maintenant dans les pompes funèbres,  
Attend ses voyageurs, morts obscurs ou célèbres.  
Caron vit de la mort; il mange et boit avec.



Hercule, demi-dieu, fort parmi les humains,  
Autrefois terrassait un lion de ses mains.  
Hercule est toujours fort; qu'un lion se présente,  
D'Hercule à l'instant même il sent la main pesante.



Silène, vieux pochard; Bacchus, buveur novice.  
Ont tous deux même vice,  
Et n'ont pas même estomac;  
L'un se grise de vin, et l'autre de cognac.

L'Olympe au colu de la rue, par Damourrette et Th. Gersan. (Suite.— Voir le N° 372.)



Voilà ce qui charmait et faisait à la fois  
Fuir le prudent Ulysse; aujourd'hui, je conçois,  
Les sirènes étant à celles-ci pareilles,  
Que le prudent Ulysse eût peur pour ses oreilles.



Dieu des vergers, Vertumne, et toi belle Pomone,  
Vous avez délogé de l'Olympe païen;  
C'est vous qu'on voit, au peuple saubourien  
Vendre, en hiver, les fruits avortés de l'automne.



Adonis n'est pas mort, et Vénus est vivante;  
Adonis fait son droit; Vénus est sa servante.  
Vous verrez Adonis magistral quelque jour...  
Attendu que Vénus... Nous requerrons la cour...



Cerbère, ce vieux chien qui veillait aux enfers,  
N'y faisant plus ses frais a vendu ses services;  
Et devenu limier de toutes les polices,  
Il mord sans préférence, innocents ou pervers.

## Revue agricole.

SUR L'ÉLÈVE DU CHEVAL D'ESCADRON.

En 1847, au grand banquet de la Société royale d'Agriculture d'Angleterre, qui, cette année, se tenait à Northampton, sir Harry Smith, un vétérinaire en chef de l'armée, l'un des hommes qui connaissent le mieux les questions qui se rattachent à la reproduction chevaline, s'exprimait ainsi : « J'appelle toute votre attention sur l'éleveur du *hunter* (cheval de chasse, ce qui chez nous répond au parfait cheval de guerre) ; sa reproduction est aujourd'hui tellement mal conduite et négligée, qu'il serait difficile, à un moment donné, d'en réunir sur un point du royaume le modeste chiffre de cinq cents. » — Un journal cria à l'exagération ; mais le journal dans lequel ces matières se traitent spécialement, le *Vétérinaire*, développa l'assertion de sir Harry Smith. Dans un article signé Godwin, auteur vétérinaire de l'armée, on lit : « Certainement pas un des grands marchands en renom ne se chargerait de fournir à la fois, à un mois de date, au commencement de la saison, cinq cents chevaux de sang, garantis sans tare, de l'âge de huit ans, et parfaits contre *hunters*, au prix de cent cinquante guinées chacun. On ne les réunirait qu'avec beaucoup de peine et une connaissance prodigieuse de toutes les localités où se fait avec quelque succès l'élevage du *hunter*. — Les beaux jours sont passés, où, sur les foires du Shropshire, du Warwickshire, du Yorkshire et du Lincolnshire, les fermiers rentraient en grand nombre de beaux pur sang de trois à quatre ans, qu'ils achetaient pour en continuer chez eux l'élevage, et qu'ils ramenaient plus tard sur le marché comme parfaits *hunters*, dans le cas très-rare où ils n'avaient point trouvé à placer leur pupille à quelque gentleman voisin, amateur distingué de la chasse au renard. Comptez aujourd'hui sur ce procurer un cheval de choix, il doit l'aller chercher dans les écuries mêmes de l'éleveur. Pour peu qu'on ne soit pas étranger au commerce des chevaux, on comprend la situation défavorable dans laquelle se sent placé l'acheteur lorsqu'il en est réduit à devoir s'adresser le premier au vendeur. « Vous avez entendu dire qu'il possédait un beau cheval (sans ce préliminaire, vous n'obtenez pas toujours la faveur de le voir) et qu'il n'aurait pas d'objection à le vendre. » Avait-on jamais vu jusqu'aujourd'hui un marchand acheteur s'annoncer comme ayant besoin d'un beau cheval ? C'est encourager le vendeur à refuser le véritable prix et à surélever ses prétentions. Voilà qui en dit plus que tout ce qu'on pourrait ajouter au sujet de la pénurie de race chevaline. »

Un autre vétérinaire en chef de l'armée anglaise, M. Cherry, dans un article du *Farmer's Magazine*, journal qui tient très-haut le rang que tient chez nous la *Revue d'Agriculture pratique*, partage aussi l'opinion de sir Harry Smith : « La difficulté, dit-il, de se procurer des chevaux assez difficiles, assez robustes pour le service militaire s'accroît de jour en jour. Il est grandement temps de chercher le remède au mal et de procurer à nos cavaliers et à nos promeneurs une monture de la fois solide et agréable. »

Selon ces messieurs, cet état de choses résulterait d'abord de l'abandon du vieil usage de ne voyager qu'à cheval, usage qui nécessitait l'entretien d'une race capable de porter l'homme de tout poids avec son porte-manteau ; — de l'amélioration des routes et des véhicules substitués au cheval de selle, même pour les trois quarts des promeneurs ; — ensuite des chemins de fer et des locomotives, qui ne laissent plus fonctionner que pour de courtes distances des chevaux auxquels on ne demande que fort peu de qualités ; — et puis enfin les conditions de la course moderne qui ont détournée cette institution utile de son but primitif.

Vaut une lettre curieuse adressée par M. Cherry à la Société royale d'Agriculture de Londres ; elle donnera à nos lecteurs une idée exacte de l'état actuel de la production chevaline de l'autre côté du détroit :

« Je désire appeler l'attention du conseil de la Société royale d'Agriculture sur la nature des primes qui elle se propose d'offrir pour les chevaux dans le prochain concours. Ces primes ne s'adressent qu'à l'éleveur du gros cheval de trait (*cart-horse*), une seule est destinée au meilleur reproducteur pur sang qui aura couvert le plus grand nombre de juments, sans que la saillie ait excédé le prix de trois guinées.

Je suppose que le mot *cart-horse*, cheval de charrette, doit s'appliquer à ce puissant animal, généralement de couleur noire, employé pour traîner au pas de lourdes charges, le cheval enfin qui, dans beaucoup de cas, est peut-être celui qui donne le plus de bénéfice à l'éleveur, tant parce qu'il commence à rendre des services et peut se vendre de bonne heure, que parce qu'on en obtient, pour l'ordinaire, un prix comparativement avantageux.

Pour cet élève, nous n'avons pas de rivaux ; c'est une industrie qui est très-importante d'encourager et de perfectionner de plus en plus ; mais elle n'est pas la seule qui intéresse le cultivateur et le pays en général.

Il est difficile d'établir les chiffres comparatifs du gros cheval de trait et des autres chevaux à l'usage des cultivateurs ou destinés à d'autres services : cependant on ne peut rien que les derniers, en comprennent les variétés qui vont à l'infini, ne soient les plus nombreux.

S'attacher seulement au choix de l'étalon, quelque bon qu'il puisse être, n'est qu'une demi-mesure ; en négligeant le choix d'une bonne jument, on n'obtient trop souvent qu'un produit défectueux, aussi avez-vous eu son de premier les jurments de deux ans et les pouliniers.

Le vrai carrossier vient peut-être immédiatement après le gros cheval de trait pour le bénéfice qu'il donne à l'éleveur ;

car les chevaux de sang mêlé rapportent en général assez peu.

La difficulté qui existe de se procurer des *hunters* et des *roadsters routiers* (comme nos chevaux français de malles-postes) en état de porter un certain poids, ainsi que les prix élevés qu'on en donne témoignent de leur rareté. Combien de cavaliers, même d'un poids modéré, se plainent de la difficulté de rencontrer une monture convenable !

Le plus grand nombre des chevaux de la Grande-Bretagne appartient certainement à cette classe de sang mêlé dont je viens de parler comme de peu de valeur, et qui, au dire de tout le monde, s'accroît de jour en jour davantage à côté des autres qui diminuent. Les améliorations dans cette classe me semblent une question qui se lie intimement avec les intérêts du fermier anglais.

Les chevaux énormes, les colosses, qui sous le nom de *machines* (les machines) s'attachaient aux vieux coches de nos pères, ont été remplacés en nombre égal, si même il n'est supérieur, par les animaux médiocres, défectueux, lâchés, avec des aplombs vicieux, que nous voyons attelés aux omnibus, fiacres, cabriolets, et qu'on ménage peu, car l'espèce ne manque pas et fournit des remplaçants à bas prix.

Jadis le coureur pur sang, alors que le programme exigeait qu'il portât 42 stone (environ 63 kilog.) et qu'il courait 4 milles (environ 6 kilomètres 1/2), était un puissant et magnifique animal. L'usage moderne des courtes distances et des poids légers en a fait comparativement une *faible weed*, mauvaise herbe, roseau (les vétérinaires français ont adopté la qualification de *fielle*), si bien que la qualité de pur sang a cessé d'être une garantie d'excellence.

Pour beaucoup de nos concitoyens de tout rang, la nature et les qualités supérieures de nos chevaux sont une question de plaisir et d'intérêt tout à la fois. Si l'on met en ligne de compte les chances d'accidents et les dépenses sans lin, il n'est pas sur le marché de produit qui assure au producteur aussi peu de bénéfice que le cheval, mais d'un autre côté il y a chez l'Anglais un amour inné pour cet animal, qui l'emporte sur la considération pure des livres, shillings et deniers. C'est à nous à entretenir cette bonne disposition par une attention judicieuse donnée à l'éleveur d'une race qui puisse se prêter le mieux au plus grand nombre de services. Or, il est évident que ces services ne demandent ni le gros cheval de trait, ni le coureur-roseau qui court un demi-mille (environ 800 mètres) avec un poids de 6 stone (un peu plus de 30 kilog.) sur les dos. Il faut un animal qui ait plus de vitesse et d'animation que le premier, plus de force et de solidité que le second.

Que les croisements donnent quelquefois de bons produits, on ne peut le nier ; mais peut-on compter sur une suite continue de croisements pour obtenir quelque chose de durable ? Mon expérience et mon observation me conduisent à dire non ; et qu'on n'arrive à constituer un bon sang durable que par une sélection constante à la fois du mâle et de la femelle, chacun possédant au plus haut degré le mérite et les qualités spéciales que l'on s'attache à reproduire ; et plus la possession de ces qualités remontera loin à la fois dans les deux lignes paternelle et maternelle, et plus on a de chances qu'elle se transmettra au produit : c'est un fait dont on a la preuve en consultant le *Stud-Book* et le *Herd-Book*.

Cette expression de *sang mêlé* doit disparaître de notre nomenclature ; celle de *demi-sang* n'est pas la mieux appropriée, mais elle peut continuer à être admise jusqu'à ce qu'on en trouve une meilleure. Dans ma jeunesse, la classification des chevaux — particulièrement de ceux de demi-sang, que je regarde comme appelés à rendre le plus de services et à donner le plus de bénéfice au cultivateur, tant pour l'usage direct que pour la vente — était beaucoup plus nombreuse.

L'éleveur du cheval, ne s'agit-il que d'un croisement ordinaire, n'est pas, comme s'il s'agit de sa revenue, d'une pratique facile. C'est une industrie dont il faut de loin préparer les bases et qui réclame des années ; il y faut de la persévérance et des soins de tous les instants avant de pouvoir calculer la valeur probable d'un poulain ou d'une pouliche.

Dans une jumenterie de pur sang combien peu d'animaux seront appelés à gagner des prix ! et que nombreux les fruits seuls dont il faudra se défaire à peu près pour rien !

Et dans tout ceci, qu'on ne me suppose pas l'intention de jeter de la défaveur sur les chevaux de course, ou sur les pur sang quels qu'ils puissent être ; rien n'est plus loin de ma pensée, car j'ai la pleine conviction de tous les avantages que le pays a tirés et continue à tirer de la noble institution du *sport* ; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'ils seraient bien autrement importants encore si l'on allongeait les distances et si l'on augmentait le poids.

De la force, surtout dans les membres, une souplesse parfaite dans les articulations, légèreté et solidité dans les mouvements, un bon tempérament, de l'action, une vitesse proportionnelle dans toutes les allures naturelles, les côtes bien cylindriques dans la région du cœur, la bouche saine, l'humeur docile et toujours prête au travail, de l'harmonie dans les formes, voilà les qualités les plus généralement recherchées ; je voudrais voir la Société royale d'Agriculture créer une prime spéciale en faveur des chevaux qui les posséderaient, une prime qui ferait d'eux une classe distincte, et une prime pour le moins égale à celle qu'on donne au gros cheval de trait.

Une autre question importante, et qui mérite la plus sérieuse considération, est celle de la remonte de la cavalerie de l'armée anglaise. Notre société d'Agriculture, qui compte tant de ses membres occupant de hauts grades, appartenant à la science et au monde élégant, ne trouvera pas, je l'espère, que cette question soit en dehors des sujets qui forment le but de l'association, surtout si elle veut bien considérer que le cheval de guerre se rapproche essentiellement du meilleur type de l'usage général pour la selle et le harnais.

En mainte occasion, dans la dernière guerre, notre cavalerie,

malheureusement, ne s'est pas maintenue à la hauteur de sa réputation et de ses succès accoutumés, et cela par le manque de taille et d'étoffe dans les chevaux ; les officiers et les soldats n'avaient point dégénéré en bravoure et en discipline.

On entend répéter partout que les meilleures remontes pour notre cavalerie viennent d'Irlande. En admettant que le fait soit vrai, — et c'est mon opinion, — il est peu honorable pour les éleveurs de notre pays.

Lors de la fondation des prix royaux, et pendant de longues années après, ces prix éveillaient l'attention et valaient qu'on les disputât. Aujourd'hui que les enjeux des parieurs se portent sur d'autres, les prix royaux ne sont plus courus que par des chevaux de second ou de troisième ordre. La longue distance du programme primitif et le poids élevés engageaient les meilleurs chevaux de l'époque ; c'était sans nul doute un stimulant pour que l'éleveur s'attachât à produire la force unie à la vitesse, et il en résultait un grand bien. Aujourd'hui que les circonstances sont tout autres, l'éleveur des chevaux, ni même l'intérêt des amateurs de course, n'auraient aucunement à souffrir si ces prix annuels venaient à être supprimés.

Mais est-il demandé que le bienfait royal cesse de couler dans les canaux actuels, je ne le détournerais pas du but primitif, qui est l'amélioration de l'éleveur des chevaux en Angleterre.

Pour effectuer cette amélioration, il faut non-seulement un haut patronage, mais aussi quelque argent ; s'adresser aujourd'hui à l'Etat pour faire ajouter un nouveau chapitre au budget serait perdre son temps ; aussi me bornerai-je à demander une simple transformation du vieux bienfait royal. Qu'il se continue, mais sous une nouvelle forme, qui, dans mon humble conviction, sera beaucoup plus profitable à la généralité des éleveurs et des consommateurs.

Je proposerai que la somme consacrée annuellement aux prix royaux (qui sont au nombre d'une vingtaine environ) soit employée à l'achat d'un certain nombre d'étalons de conformation parfaite, ayant de l'étoffe, de la vigueur et de l'animation. S'ils sont pur sang, cela n'en vaudra que mieux ; mais qu'on n'en fasse pas une condition indispensable. Ces étalons, à partir de mars, et pendant les quatre mois suivants, seront envoyés dans les districts qui s'occupent surtout de l'élevage du cheval. Chaque étalon sera donné en garde à un homme reconnu pour praticien habile et honnête. On n'admettra à la saillie que des juments de la meilleure conformation possible et qui appartiendront aux cultivateurs. Les saillies seront gratuites, sauf une légère indemnité au gardien. Celui-ci sera honorablement rétribué de manière à ce qu'on puisse compter sur une bonne et fidèle gestion. Chevaux et gardiens seront choisis par l'inspecteur général de la cavalerie, et resteront entièrement sous son contrôle. Pendant les sept autres mois de l'année, tous les étalons pourront être réunis dans la localité que l'on désignera comme la plus favorable, ce qui permettra de réduire alors le nombre des gardiens, de n'en conserver qu'un pour deux animaux, et même de n'employer pour la saison d'hiver que des surnuméraires, aspirants aux fonctions de gardiens, et qui coteraient fort peu.

Je supprime les mesures de détail, ce sont des difficultés qui se résoudront au fur et à mesure ; il n'y a rien là d'impraticable.

Bien que ma proposition ait un certain cachet militaire, qu'on veuille bien remarquer qu'elle est surtout dans l'intérêt du cultivateur anglais qui se livre à l'élevage du cheval, puisque le produit de ces étalons, qui seront achetés et entretenus par la couronne, restera en toute propriété au maître de la jument. L'Etat ne conserverait aucun droit sur ce produit ; le cultivateur resterait libre de le lui vendre ou de le vendre à d'autres ; l'Etat serait vis-à-vis du cultivateur dans les conditions d'un acquéreur ordinaire. L'Etat retirerait pour avantages l'amélioration de la race chevaline, et sur les marchés un plus grand nombre de chevaux, parmi lesquels il choisirait ses remontes.

N'est-il pas singulier que dans la dernière discussion que vient de soulever à notre Assemblée nationale la proposition de M. Richard (Cantal), proposition analogue à celle-ci, ni lui, ni les honorables membres qui partageaient son opinion n'aient songé à tirer parti de l'exemple de l'Angleterre, réduite comme la France, et tout à fait par les mêmes causes, à chercher des expédients pour remonter son armée ?

Il y a près de deux ans, l'*Illustration* (numéro du 30 juin 1848) fut la première à signaler le mal dont on se plaint de l'autre côté du détroit. Nous disions : « On attaque vivement en Angleterre le système actuel des courses à faible distance et à poids léger, comme ayant conduit à sacrifier à la qualité de vitesse les qualités plus importantes de vigueur et de bonne conformation, *limp étoffe*. Les étalons qui sont en honneur depuis quelque temps se sont montrés de mauvais générateurs. On ne cite pas un de leurs produits qui ait brillé sur le *turf* à la seconde génération, ou dont le sang ait été recherché par les éleveurs. Consultez le livre d'entrées des grands *handicaps* (courses où l'on proportionne, d'après les forces de chaque cheval, le poids qu'il aura à porter), prenez au hasard vingt chevaux sur les cent trente qui se présentent à Chester, et parmi eux essayez de trouver un seul étalon qui, outre son mérite de coureur, promette de donner au pays des produits d'un bon service, ait les qualités d'un bon reproducteur. Vous les verrez tout à tour une fois dans leur vie gagner un prix dans de courtes lices, selon qu'ils auront été favorisés par le poids ou qu'un concours de circonstances heureuses les aura avantagés. »

A notre avis, M. Richard était dans le vrai lorsqu'il a démontré que le cheval actuel d'hippodrome, tel que nous l'empruntons au *turf* moderne anglais, est un très-mauvais générateur pour nous doter du cheval de guerre ; mais il a poussé un peu loin le radicalisme en demandant la suppression du subsidie annuel pour les courses. Peu de personnes chez nous aiment véritablement les chevaux et sont dispo-



M. de Blainville, membre de l'Institut, mort à Paris, le 1<sup>er</sup> mai 1850.

M. Blainville (Ducrotay de), membre de l'Académie des sciences, section d'anatomie et de zoologie, successeur de Georges Cuvier dans la chaire d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle de Paris, a été trouvé mort le 1<sup>er</sup> mai dans un wagon du chemin de fer de Rouen, au départ du soir.

La science fait en lui une grande perte. Quoique âgé de 73 ans, il avait conservé une vigueur peu commune. Il se livrait avec une infatigable activité à des travaux sur les fossiles, et, dans la semaine qui a précédé sa mort, il travaillait encore avec l'ardeur de la jeunesse. C'est en se livrant à ces recherches savantes qu'il éprouva, quelque temps auparavant, une sorte de défaillance dont il se remit bientôt en attribuant à la chaleur la cause de son indisposition, et en refusant de prendre aucune précaution. Il allait à Caen, et de là en Angleterre, parfaitement rassuré sur sa santé, lorsque la mort est venue le frapper subitement.

M. de Blainville est né à Arques (Seine-Inférieure) en 1778. Il vint assez jeune à Paris, où il se livra à l'étude des sciences. Les écrits et les leçons de M. Cuvier lui inspirèrent le goût le plus vif pour l'histoire naturelle et pour l'anatomie comparée. Ses premiers essais furent remarqués, et ne tardèrent pas à le désigner pour suppléer son maître au Jardin des Plantes et au Collège de France. Quelque temps après, M. de Blainville fut nommé professeur adjoint d'anatomie et de physiologie comparées à la faculté des sciences. En 1810, il se fit recevoir docteur en médecine; mais il n'abandonna point ses études favorites. Il a disséqué et étudié avec soin un grand nombre d'animaux de toutes les espèces; il a fait connaître beaucoup de faits nouveaux, et a donné, comme résultat de ses recherches, plusieurs classifications méthodiques auxquelles il a joint des considérations générales aussi profondes qu'ingé-



nieuses. On lui doit la continuation de plusieurs travaux commencés par Vicq-d'Azir, et le développement de plusieurs idées de ce grand homme, auquel l'anatomie comparée a emprunté plus de données que ses successeurs n'ont voulu l'avouer. Le nombre des mémoires publiés par M. de Blainville sur divers sujets de zoologie et d'anatomie est très-considérable; tous annoncent des vues profondes, des idées hardies et propres à imprimer à la science un mouvement qui lui a en effet profité depuis vingt ans. L'énumération de ces travaux excéderait les limites d'une simple notice nécrologique. Peu de professeurs ont rendu l'enseignement oral plus profitable et plus agréable; sa parole facile, abondante, se prêtait admirablement à l'exposition de ses idées, qu'il savait rendre en quelque sorte palpable en appelant à son secours l'art du dessin, dont il se servait avec une extrême habileté. Ses leçons étaient suivies par un auditoire nombreux et toujours charmé. M. de Blainville avait été nommé membre de l'Institut en 1825; il était du petit nombre de savants qui relèvent la science par la noblesse du caractère, la fermeté et parfaite indépendance de l'esprit. Ses funérailles, qui ont eu lieu mardi dernier, avaient attiré un nombre considérable de personnes appartenant à l'Institut et à toutes les sociétés savantes. Une foule de jeunes gens qui avaient suivi les leçons de l'illustre professeur s'étaient joints au cortège pour faire acte de reconnaissance et de respect envers les dépouilles mortelles de leur maître.

La volonté du défunt, interprétée par sa famille et ses amis d'après les habitudes et les exemples de sa vie, n'a pas permis de donner à cette pieuse cérémonie l'éclat bruyant qui accompagne des morts moins regrettables et des mémoires moins chères à la science et à l'humanité.

Statistique criminelle.

Nous empruntons au *Credit* le relevé suivant, d'après une brochure qui vient d'être distribuée aux membres de l'Assemblée nationale.

« La population des bagnes s'élève à 7,903 individus. Ces 7,903 individus sont contaminés dans les proportions et pour les crimes suivants : Pour espionnage et trahison militaire, 2; désertion après grâce, 3; bigamie, 3; menaces par écrit et sous condition; 5; pillage en bandes et à force ouverte, 5; crimes commis par des fonctionnaires publics, 3; faux témoignage, 15; extorsion de titres à l'aide de violences, 17; rébellion, 21; banqueroute frauduleuse, 21; parricide, 28; association de malfaiteurs, 31; empoisonnements, 64; fausse monnaie, 126; coups et blessures graves, 157; faux, 163; assassinats, 163; incendies, 227; vols et attentats à la pudeur, 427; vols, 972; meurtres, 1018; en outre, 417 individus sont classés comme ayant commis plusieurs des crimes sus-mentionnés.

« Parmi les condamnés, 58 l'étaient à moins de cinq ans, 3,290 de cinq à dix ans, 2,300 de onze à vingt ans, 163 de vingt un à trente, 39 de trente et un à quarante ans, 10 à cinquante et un ans et au-dessus. Les condamnés à perpétuité étaient au nombre de 2,029.

« Ce sont les campagnes qui alimentent la population des bagnes dans la plus forte proportion; on y compte 4,737 individus de cette catégorie, 2,515 individus nés dans les villes, et 651 individus d'origine étrangère.

« On trouve aux bagnes 132 individus âgés de vingt ans et au-dessous, 2,078 de vingt et un à trente ans, 2,540 de trente et un à quarante ans, 2,001 de quarante et un à cinquante ans, 872 de cinquante et un à soixante ans, et 280 de soixante et un à soixante-neuf ans. Sur les 7,903 forçats, 4,754 sont célibataires; 4,252 ne savent ni lire ni écrire, 2,830 le savent imparfaitement, 736 le savent parfaitement, et 105 ont reçu une instruction supérieure. Les enfants trouvés y sont au nombre de 156 et les enfants naturels au nombre de 396.

« Les forçats ou majorité sont des récidivistes; et si s'en trouve que 3,517 n'ayant subi aucune condamnation préalable à leur entrée au bague.

« Presque toutes les professions fournissent leur contingent aux bagnes. Des cultivateurs, jardiniers, batteurs en grange y sont les plus nombreux (1,257). Viennent ensuite les journaliers et terrassiers (1,111), les maçons et plâtriers (579), les tisserands (370), les marchands de toute espèce (268), les docteurs, lavoirs, menuisiers (191), les charpentiers, mâteurs, perceurs (170); les tailleurs d'habits (170), les seieurs de long (149), les charcutiers, cochers, postillons (129); les militaires sans profession, y compris les donataires et gardes-côtes (112); les mariniens, pêcheurs et marins (111); les meuniers (92), les

bergers, bouviers et chevriers (85); les portefaix et ouvriers sur les ports (78); boulangers et pâtisseries (75); les carriers et mineurs (74); les poulteurs, tableliers, tourneurs en bois et autres (72); les commis, écrivains et employés (72); les cardeurs, fileurs de laine et drapiers (71); les ouvriers en soie (68), les bouchers et charcutiers (67), les artistes vétérinaires et maréchaux ferrants (65); les bûcherons, charbonniers, sabotiers (63); les tailleurs de pierres (62), les couvreurs (61), les dessinateurs, peintres, doreurs (56); propriétaires (50).

« En regard de ces chiffres pris dans les professions qui fournissent les plus forts contingents au bague, on ne verra pas sans intérêt les chiffres des professions qui fournissent les contingents les plus faibles. On trouve aux bagnes 10 médecins, 7 armuriers, 6 blanchisseurs, 5 brasseurs, 19 limonadiers, 2 callats, 17 cartonniers ou relieurs, 3 comédiens, 7 confiseurs, 18 couteliers, 3 pharmaciens, 7 ecclésiastiques, 3 fonctionnaires publics, 7 fumistes, 17 gardes champêtres ou forestiers, 3 gaziers, 8 géomètres ou opticiens, 1 homme de lettres, 5 hommes de loi, 15 marbriers, 10 matelassiers, 7 musiciens, compositeurs ou artistes; 13 négociants, 5 notaires, 3 papeteriers, 7 paveurs, 13 potiers d'étain ou de terre, 4 quincailliers, 3 rentiers, 8 rochers, 2 tapissiers, 10 vitriers et 11 voiliers.

« Les religions sont variées au bague: on y trouve 29 juifs, 148 mahométans, 2 idolâtres, 64 luthériens, 134 calvinistes, 1 anglican, 7,721 catholiques et 3 individus dont la religion est inconnue. »

M. Ziegler a publié un volume dont nous avons rendu compte dans notre numéro 365, 23 février dernier, sous ce titre: *Recherche des principes du beau dans l'art céramique, l'architecture et la forme en général*. Nous renvoyons à ce numéro ceux qui sont curieux de connaître ces *Etudes* aussi savantes qu'ingénieuses. Nous annonçons aujourd'hui l'atlas qui devait accompagner la publication du volume, et que les difficultés d'une impression polychrome très-compliquée n'ont pu permettre de publier que trois mois plus tard. Cet atlas, composé de 14 planches in-folio, offre 14 modèles des diverses formes inventées par M. Ziegler et réalisées sous sa direction. Ces modèles ne sont pas seulement des applications de la théorie de l'auteur: ils ont, d'une manière adoube, et pour ceux mêmes qui ne jugent d'une question de goût, en cette matière, que par les yeux, un mérite qui n'a pas besoin d'être prouvé par les règles de l'art et au nom de la science, ce qui est la preuve même que l'art et la science sont satisfaits. Le grand ouvrage de M. Brongniart trouve dans cette publication de M. Ziegler un complément indispensable, et auquel est réservé l'accueil de tous ceux qui possèdent la première partie d'une œuvre devenue aujourd'hui l'œuvre collective de MM. Brongniart et Ziegler. L'at-

las se vend chez les mêmes libraires que le volume: Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60; — Mathias, quai Malaquais, 14.

Table générale des 14 premiers volumes de l'Illustration.

Nous prions ceux de nos abonnés qui nous ont écrit cette semaine au sujet de cette *Table* de vouloir bien lire l'avis que nous avons publié dans notre dernier numéro, à l'article *Correspondance*.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Le persiflage nous est vraiment trop familier à nous autres Français.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C<sup>o</sup>, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 36, rue de Vaugrard.